

LIVRET DE VISITE

la fin de la nuit

La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire

du 10 décembre 2014
au 8 mai 2015

AU MUSÉE
DE LA RÉSISTANCE
DE BONDUES

Musée de la
Résistance
de Bondues



EXPOSITION

SOMMAIRE

En guise d'introduction au livret	4
1. Introduction.....	5
2. La fin du III^{ème} Reich.....	6
3. Typologie et chronologie des déportations.....	8
Approfondir : exposition « Disparus de la Terre »	12
4. Effacer les traces.....	13
Approfondir : témoignage de Vassili Grossman à Treblinka.	16
5. Les Alliés face à l'insoutenable réalité des camps	18
Ouverture : vers la bande dessinée.	20
6. Les déportés : acteurs de leur libération ?	22
7. Un retour différé.....	24
Ouverture : vers une œuvre cinématographique	26
8. Le retour des enfants.....	29
Approfondir : témoignage de Primo Levi	31
9. Images et pédagogie de l'horreur.....	33
Approfondir : exposition « Filmer les camps »	34
10. Se taire est impossible, se faire entendre est difficile	36
Ouverture : vers les arts plastiques - Christian Boltanski ...	39
11. Victime ou Héros ?	41
12. Plus jamais cela !.....	43
Lexique.....	45
Bibliographie	47
Remerciements.....	51

En guise d'introduction au livret

En lien avec le thème du Concours National de la Résistance et de la Déportation 2014-2015, « la libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire », l'exposition réalisée par le Musée de la Résistance de Bondues et l'association *Souvenir de la Résistance et des fusillés du fort de Bondues* nous propose d'aborder une question à la fois complexe et sensible.

Complexe, car la « libération » des camps est un processus plus qu'un événement. Les camps furent « découverts et ouverts, sinon libérés » au fur et à mesure de la progression des armées alliées à l'Est et à l'Ouest.

Sensible, car si au cœur de ce processus les victimes témoignent de parcours individuels souvent dramatiques, pour tous le retour à la vie est la réalisation d'un espoir tenace et une nouvelle épreuve. Sensible également comme les pellicules photographiques et cinématographiques qui fixent durablement ces images des camps pour les tribunaux d'après-guerre et dans nos représentations du système concentrationnaire.

Ce livret a pour objectifs d'accompagner la préparation de la visite de l'exposition et de permettre de l'exploiter de retour dans les établissements scolaires. Il reprend brièvement chacun des douze panneaux de l'exposition. Chaque panneau fait l'objet d'une synthèse avec certains documents présentés et est complété parfois soit d'un « approfondissement » sur des aspects ne pouvant matériellement être intégrés dans l'exposition, soit d'une « ouverture » vers d'autres domaines : les arts plastiques, le cinéma, la littérature ne sont pas étrangers à l'histoire¹ et la participation au CNRD peut s'inscrire dans le cadre du Projet d'éducation artistique et culturelle (PEAC)² de l'établissement.

Ce livret, par le contenu des panneaux et ces « ouvertures » et « approfondissements » constitue un complément à la brochure éditée par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Certains termes sont accompagnés d'un astérisque et sont définis à la fin du livret, qui comporte également une bibliographie non exhaustive sur le thème de l'exposition.

¹ Paul Veyne et Ivan Jablonka, « L'histoire peut s'écrire pleinement », *Le Monde des Livres*, 02.10.2014.

² BOEN N°19 du 8 mai 2013.

1. Introduction

La fin de la nuit

La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire

Depuis presque 15 ans, le Musée de la Résistance s'engage auprès de l'Académie de Lille à soutenir le travail de mémoire des collégiens et lycéens. En développant chaque année une exposition sur le thème du Concours national de la Résistance et de la Déportation, il donne aux élèves qui s'y inscrivent les bases nécessaires pour appréhender le sujet. Reconnu officiellement en 1961 par l'Éducation nationale, ce concours vise à transmettre aux jeunes générations l'histoire et la mémoire de la Résistance et de la Déportation. Les sujets en sont notamment choisis par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (créée en 1990) et la Fondation de la Résistance (fondée en 1992). Ces deux fondations apolitiques se veulent dépositaires de la mémoire de tous les courants de Résistance et de tous les déportés. Elles se donnent pour mission de transmettre la mémoire et les valeurs de ceux qui ont combattu le nazisme ou en ont été victimes.

En ce 70^{ème} anniversaire de l'ouverture des camps nazis, cette mission apparaît plus que jamais capitale, alors que de nombreux témoins des événements ont aujourd'hui disparu.

C'est dans ce contexte que le Musée de Bondues propose l'exposition « La fin de la nuit », dont le titre fait référence à l'ouvrage d'Elie Wiesel, *La nuit*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur décrit sa déportation à Auschwitz puis Buchenwald, s'achève sur la libération de Buchenwald.

L'exposition est constituée de 12 panneaux, recouvrant 3 thématiques : l'ouverture des camps (bandeau ocre), le retour des déportés (bandeau kaki), l'image du système concentrationnaire (bandeau bleu grisé).

Comme chaque année, nous nous attachons à mettre à l'honneur le parcours de gens du Nord-Pas de Calais.

2. La fin du III^{ème} Reich

1 – Les défaites militaires allemandes

Le tournant militaire de la guerre se situe fin 1942. Fin mars 1945, le Rhin et l'Oder sont franchis et la forteresse allemande est prise dans un étau entre les armées alliées. Désormais, la guerre se déroule sur le territoire du Reich. La jonction des armées alliées sur l'Elbe a lieu à Torgau le 25 avril. L'Allemagne est alors coupée en deux.

La bataille de Berlin se déroule du 16 avril au 7 mai 1945. La victoire s'explique par la supériorité militaire en hommes et en armement et la solidité de la Grande Alliance nouée lors de la Conférence de Téhéran (décembre 1943). La « libération » des camps de concentration et des centres de mise à mort n'est pas une priorité stratégique d'un point de vue militaire (voir page 17).

2 – Les souffrances d'une population résignée, pessimiste mais pas rebelle

De juillet 1944 à la capitulation le 8 mai 1945, l'Allemagne a eu autant de morts civils et militaires que pendant les quatre années précédentes. Les villes et les sites industriels sont systématiquement bombardés (Nuremberg, Berlin, Dresde...). C'est dans ce contexte que les réfugiés venant des territoires orientaux affluent : les civils allemands fuient devant l'avance de l'armée rouge animée « d'une haine aveugle ».

Le régime se durcit encore après l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler. Le contrôle du parti sur la population et l'armée se renforce et la répression frappe les opposants dans un climat de terreur aveugle. Goebbels par sa propagande sur le thème du conflit à mort pour la survie de l'Allemagne tente de mobiliser les dernières forces du Reich : c'est une guerre totale qui sera gagnée, selon la propagande, grâce aux armes nouvelles et la division inéluctable des Alliés.

Le 18 octobre, Himmler crée le *Volkssturm**. Le fait qu'il compte sur l'enrôlement de tous les hommes encore disponibles pour contenir et, espère-t-il, repousser, l'avancée des troupes soviétiques est révélateur de la détermination suicidaire du régime à combattre jusqu'à la mort.

3 – Des conditions insupportables dans les camps de concentration

Les effectifs des camps connaissent une croissance spectaculaire tout au long de la guerre. En 1945, l'afflux des déportés venus de tous les camps avant qu'ils ne soient libérés par l'avance des armées alliées renforce ce surpeuplement des autres camps toujours en activité dans ce qui reste du Reich.

En 1944, on compte 23 camps principaux et de nombreux camps annexes gardés par 35 000 SS*. L'organisation du système concentrationnaire est totalement déstructurée par l'avancée des armées alliées. Son unité et sa cohérence meurtrière implorent et le sort des déportés est désormais entre les mains de chefs de camps locaux. Les SS* éliminent les déportés inaptes au travail forcé dans les chambres à gaz et les massacres se généralisent.

<u>Population totale des camps</u>	
Janvier 1942	100 000 détenus
Mai 1943	203 000 détenus
Juillet 1944	525 000 détenus
Janvier 1945	714 000 détenus dont 202 000 femmes.

Le « train de Loos » (1944)

Le 1^{er} septembre 1944, soit 48 heures avant la libération de Lille, 871 prisonniers de la prison de Loos, majoritairement incarcérés pour acte de résistance, sont emmenés par camions à la gare de Tourcoing. Le 3 septembre, le train atteint Cologne, d'où la majorité est dirigée vers Sachsenhausen ou Neuengamme. Les hommes du train de Loos sont arrivés dans les camps au moment où le système concentrationnaire commençait à se disloquer. Ils ne connaissent pas les règles des camps : ils sont envoyés dans les *Kommandos** les plus durs et connaissent les marches de la mort. Sur les 871 déportés, on compte seulement 275 survivants dont Jean-Marie Fossier (voir page 22), Jules Montaigne (voir page 9), James Venture et Omer Mercier.



Ci-dessus, l'itinéraire du « Train de Loos ». À droite, Omer Mercier, dont le visage est figé dans un moule en plâtre visible au Musée de la Résistance de Bondues, a été libéré de Buchenwald le 11 avril 1945. Il arrive à Paris le 20 avril 1945. © Claire Créteil.

3. Typologie et chronologie des déportations

1 – Qu'est-ce qu'un déporté ?

Une loi française en 1948 définit le déporté de 1940-1945 comme une personne arrêtée dans les territoires du Reich allemand pour être internée dans une prison ou un camp de concentration ou une personne qui y est transférée de force.

On distingue plusieurs types de déportation :

- D'une part, la déportation de répression : déportés politiques ou considérés comme « nuisibles » pour le Reich (surtout opposants et Résistants), mais également des otages, des prisonniers de droit commun ou des « indésirables ». À partir de décembre 1941, beaucoup de résistants sont déportés selon la procédure « Nuit et brouillard »*.
- D'autre part, la déportation de persécution pour motif « racial » : déportés juifs, tsiganes considérés par les Nazis comme « sous-hommes ».

2 – Les camps de concentration*, réserve de main-d'œuvre (situation en 1944)

L'Ordonnance d'Oswald Pohl du WVHA* du 30 avril 1942 donne aux camps un rôle productif pour l'économie de guerre et l'armement et ce jusqu'à l'extermination par le travail. La déportation de répression est de plus en plus fréquente pour contrer le développement de la Résistance dans les pays occupés : le nombre de déportés augmente à partir de 1943. Dans ces camps de concentration*, aussi appelés « camps de la mort lente », la mort résulte de l'épuisement par le travail, la faim, le froid, les maladies, les sévices, les exécutions et non d'une mise à mort planifiée et systématique comme dans les centres de mise à mort*. La situation se dégrade encore à la fin de la guerre. Les rations alimentaires sont réduites dans un contexte de pénurie généralisée et de désorganisation des transports, les gardiens sont encore plus violents et les camps subissent parfois des bombardements alliés.

3 – Des centres de mise à mort* pour les « êtres à exterminer »

À l'été 41, les Nazis décrètent « la Solution finale au problème juif », c'est-à-dire dans le langage du III^{ème} Reich, l'élimination physique et systématique de tous les juifs du continent (estimés à 11 millions). La conférence de Wannsee le 20 janvier 1942 règle les modalités du génocide qui a déjà largement commencé à l'Est par l'action des *Einsatzgruppen**.

Des centres de mise à mort* immédiate sont ouverts en Pologne en 1941-1942 (« usines de mort », « *killing center* » ou « centres de mise à mort ») à Chelmno et, dans le cadre de « l'opération Reinhard », à Belzec, Sobibor et Treblinka pour exterminer les Juifs de Pologne. D'autres centres de mise à mort sont implantés dans

des camps de concentration préexistants tels que Maïdanek et surtout Auschwitz-Birkenau.

À partir du Décret d’Himmler daté du 16 décembre 1942, on assiste à la déportation systématique à Auschwitz de tous les Tsiganes du Grand Reich, puis en 1943 de tous les Tsiganes du Nord de la France, du Luxembourg, de la Belgique et des Pays-Bas. Ils sont internés dans le « camp des familles » et ont un statut spécial.

4 – Estimation des victimes des déportations

Bilan européen

Bilan de la Shoah

Morts dans les centres de mise à mort* et les camps de concentration*	Environ 3 000 000
Victimes des <i>Einsatzgruppen</i> *	Environ 1 300 000
Victimes de la « ghettoïsation » et des privations	Environ 800 000
TOTAL	Entre 5 000 000 et 6 000 000

Bilan pour la France

Nombre de déportés	Pourcentage de survivants en 1945
76 000 juifs (1/4 de la population juive résidant dans le pays)	3%
86 000 déportés de répression	60%

Bilan pour le Nord et le Pas-de-Calais

(Départements rattachés au commandement militaire allemand de Bruxelles) :

Catégorie de déportés	Nombre	Survivants	Décédés / disparus
Déportés de répression	Environ 6 400	Environ 65%	35%
Juifs	Environ 675	Environ 5%	95% (notamment le transport X suite à la rafle du 11/09/42). Voir page 11.
Tsiganes	Environ 140	Environ 9%	91%

Biographies : déportés de répression.



Yvonne Abbas (Coll. Musée de la Résistance de Bondues)

Yvonne Abbas, résistante arrêtée en avril 1942, est incarcérée en France durant 2 ans puis déportée au camp de femmes de Ravensbrück. Transférée au *Kommando* d'Holleischen pour travailler dans une usine d'armement.



Louis Delbassée (Coll. Bernard Monnier)

Louis Delbassée, un des 244 mineurs arrêtés lors de la grande grève de mai-juin 1941 et transférés au fort de Huy en Belgique. Déporté vers Sachsenhausen le 23 juillet. Première application de la déportation de masse depuis la France.



Jules Montaigne (Coll. Musée de la Résistance de Bondues)

Jules Montaigne, otage arrêté par représailles et emprisonné à Loos fin août 1944, est l'un des 871 détenus du dernier train de déportés vers les camps nazis, parti de Tourcoing le 1^{er} septembre 1944. La plupart sont déportés à Sachsenhausen-Oranienburg.

Vous pouvez également consulter les biographies de :

- Jean-Marie Fossier, page 22.
- Roger Leye, pages 13 et 25.
- Jeanne Parmentier, page 23.
- Jean Soudan, pages 13 et 25.
- Germaine Tillion, page 41.

Biographies : déportés de persécution.



Frida Thau (Coll. Edgard Leser)

Frida Thau, raflée à l'âge de 18 ans le 11 septembre 1942. Plus de 500 juifs sont raflés ce jour-là et transférés à la caserne Dossin de Malines. Le 15 septembre, le « Transport X » les conduit à Auschwitz avec 513 personnes raflées en Belgique. Le 17 septembre, les 2/3 sont immédiatement gazés à leur arrivée. Frida parle allemand, ce qui lui vaut d'être employée dans un bureau et de survivre. **Voir page 11.**



Antoine Lagrené (Coll. Antoine Lagrené)

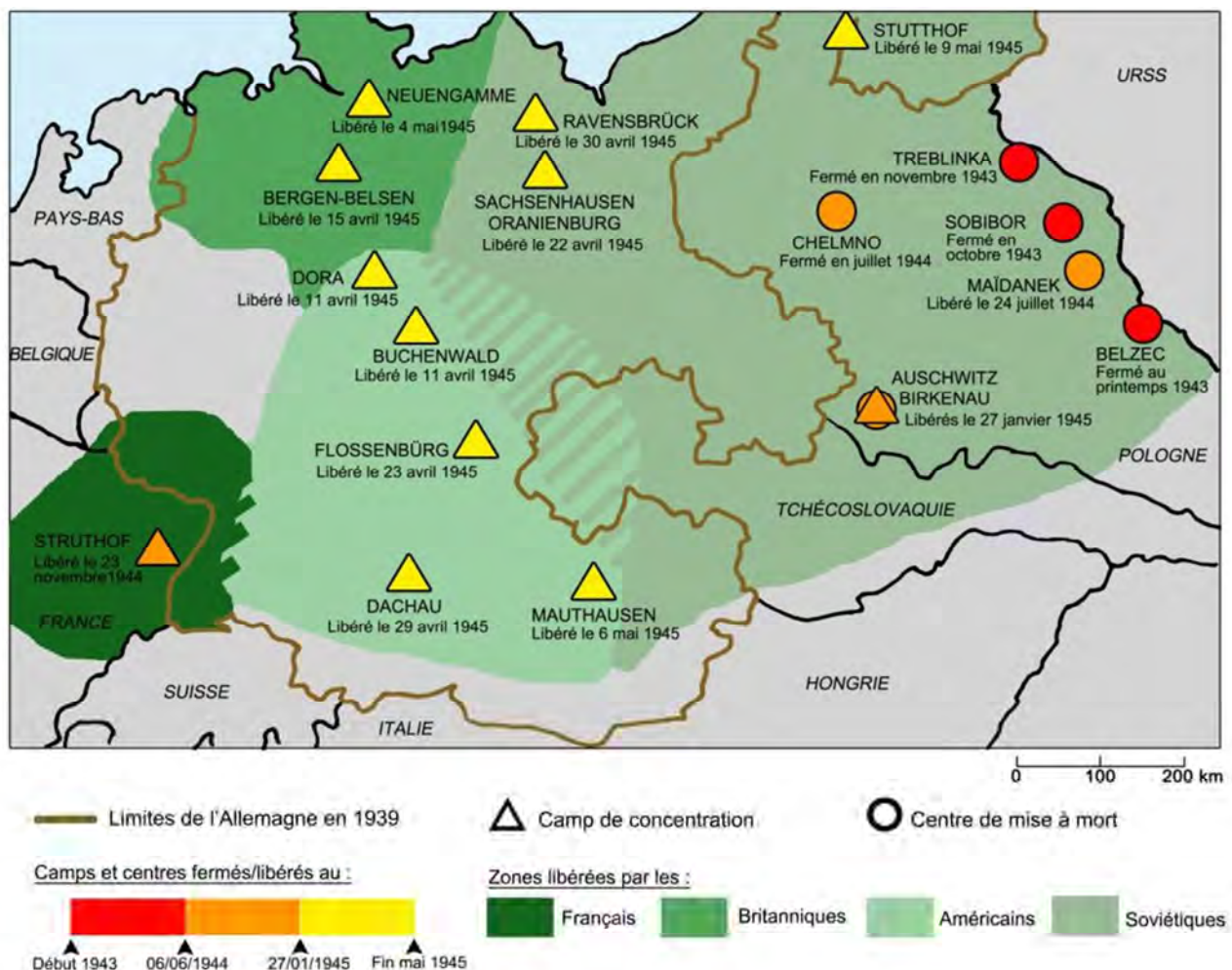
Le Nord-Pas de Calais, rattaché à la *Kommandantur* de Bruxelles, est la seule région de France d'où les Tsiganes sont déportés. Antoine Lagrené a 13 ans lorsqu'il est raflé avec 14 membres de sa famille. Ils font partie des 138 tziganes raflés entre octobre 1943 et janvier 1944. Transférés à Malines, ils

sont déportés le 15 janvier 1944 par le « convoi Z » à Birkenau, où ils sont parqués dans le camp des familles avec un statut spécial. Envoyé à Buchenwald, Antoine y reste jusqu'à la libération le 11 avril 1945. [Voir page 11.](#)

Vous pouvez également consulter les biographies de :

- Joséphine Lagrené, page 30.
- André et Lili Rosenberg, pages 29 et 37.

La Libération des principaux camps nazis



Approfondir : exposition « Disparus de la Terre », Lille (2009)



« Disparus de la Terre », La déportation des Juifs et des Tsiganes du Nord-Pas de Calais et de Belgique. Le « Transport 10 » (septembre 1942) et le Transport Z » (janvier 1944), La Coupole, 2009.

Pour une étude plus approfondie de la déportation de persécution dans le Nord-Pas de Calais, il est possible de consulter le livret de l'exposition « Disparus de la Terre » présentée en 2009 à la Mairie de Lille.

Une première partie présente, à partir de documents d'archives, la mise en place de la législation antisémite dans le territoire de l'OFK 670 (Nord-Pas de Calais et Belgique) et la mise en œuvre de la « Solution finale ». Une seconde partie est consacrée aux portraits, silhouettes, identités ainsi qu'aux parcours des victimes juives du « Transport 10 » et tsiganes du « Transport Z ».

La question du retour ou non est de fait uniquement évoquée dans le bilan statistique de ces deux convois. Le livret est un outil précieux pour aborder cette question de la « Solution finale » à partir d'exemples locaux. De même, le site de la Caserne Dossin (Mémorial, Musée et Centre de Documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'Homme, Malines, en Belgique), peut également être très utile www.kazernedossin.eu.

Sur les 1048 déportés partis avec le « **Transport 10** » le 15 septembre 1942 depuis Malines vers Auschwitz, on compte en mai 1945 18 survivants (soit 98,3 % de morts en déportation et donc 1,7 % de survivants).

Sur les 351 déportés du « **Transport Z** » du 15 janvier 1944 depuis Malines vers Auschwitz, on compte en mai 1945 16 survivants (soit 95,4 % de morts en déportation et donc 4,6 % de survivants). Joséphine et Antoine Lagrené font partie des rescapés (voir page 30).

4. Effacer les traces

1 – Le démantèlement des centres de mise à mort* pour dissimuler l'assassinat de millions de personnes

Inquiets face à l'avancée des Soviétiques, les Nazis entreprennent, à partir de 1943, de fermer et détruire les infrastructures des centres de mise à mort*. Après le démantèlement des bâtiments, les terrains sont labourés, réaménagés ou camouflés, masqués par des plantations ou des fermes (voir la carte page 10).

- Printemps 1943 : abandon de Chelmno puis Belzec (brève reprise des gazages à Chelmno en juin-juillet 1944 avant l'incendie des installations en janvier 1945).
- Automne 1943 : abandon de Sobibor puis Treblinka après la révolte du commando juif chargé du fonctionnement des installations.
- Printemps 1944 : destruction partielle des documents et des installations de Lublin-Majdanek avant un départ précipité.
- Automne 1944 : à Auschwitz-Birkenau, révolte des *SonderKommandos**, le 7 octobre 1944, qui endommage les installations d'extermination. Fin novembre 1944, arrêt des opérations de gazage et démantèlement des installations sous l'ordre d'Himmler. Après l'évacuation précipitée du camp à la mi-janvier 1945, la destruction des crématoires II et III (le 20) et du crématoire V (le 26), les SS* incendient les entrepôts du *Kanada** de Birkenau.

2 – Les évacuations et les marches forcées, « dernier chapitre de l'ère des camps de concentration de l'Allemagne nazie ouverte en 1933 » (D. Blatman)

Les vagues d'évacuation : devant l'avance des armées alliées, les Allemands évacuent systématiquement les camps de concentration, camps satellites et *kommandos** rattachés et transfèrent les prisonniers vers l'intérieur de l'Allemagne. La prise de décision et la mise en œuvre des évacuations se font dans un contexte de chaos militaire et bureaucratique sous la pression de l'avancée des troupes alliées (voir Panneau 2). L'ordonnance d'Himmler relative à l'évacuation des camps date de juin 1944. Son objectif est de détruire les preuves des exactions nazies tout en conservant une main-d'œuvre disponible pour l'effort de guerre. Face aux revers de l'armée allemande, Himmler ordonne en avril 1945 « d'anéantir les détenus pour qu'aucun d'eux ne tombe vivant entre les mains ennemies » ainsi que l'évacuation des camps. Au final, le sort des déportés dépend des décisions des chefs locaux pris eux-mêmes entre fanatisme et désir pragmatique d'assurer leur propre survie.

Les évacuations se déroulent dans la précipitation, souvent précédées de massacres des déportés les plus affaiblis. Les marches forcées ou « marches de la mort », comme les désignent les prisonniers, se déroulent sous une stricte surveillance. Les détenus sont évacués à pied ou en train dans des conditions atroces : longs parcours à pied, le plus souvent sans eau ni nourriture et avec très peu de

vêtements dans des conditions climatiques hivernales très dures (les transferts par voie ferrée ne sont pas moins meurtriers).

Les gardes exécutent ceux qui cherchent à fuir et ceux qui ne peuvent plus avancer. Des massacres collectifs émaillent ces marches de la mort, notamment lors des marches d'Autriche et d'Allemagne. Les itinéraires sont bordés de cadavres abandonnés et de fosses communes.

Les marches forcées sont parfois l'occasion de libérations : des colonnes entières sont abandonnées en pleine nature et retrouvées par hasard par les armées alliées. Des déportés profitent du relâchement de la surveillance pour tenter de s'échapper.

Exemple : Jean Soudan



Jean Soudan avant sa déportation à Flossenbürg le 23 Juillet 1944.

À droite, attestation de Roger Leye concernant l'évasion de Jean Soudan lors des marches de la mort. Coll. Musée de la Résistance de Bondues.

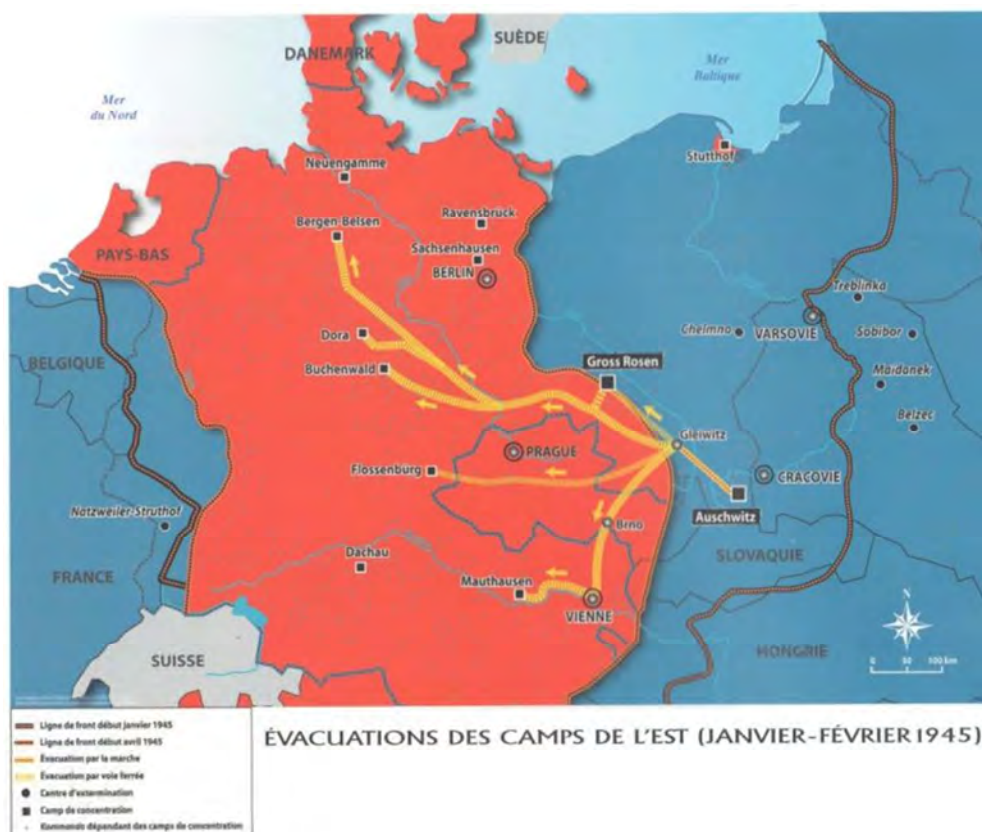


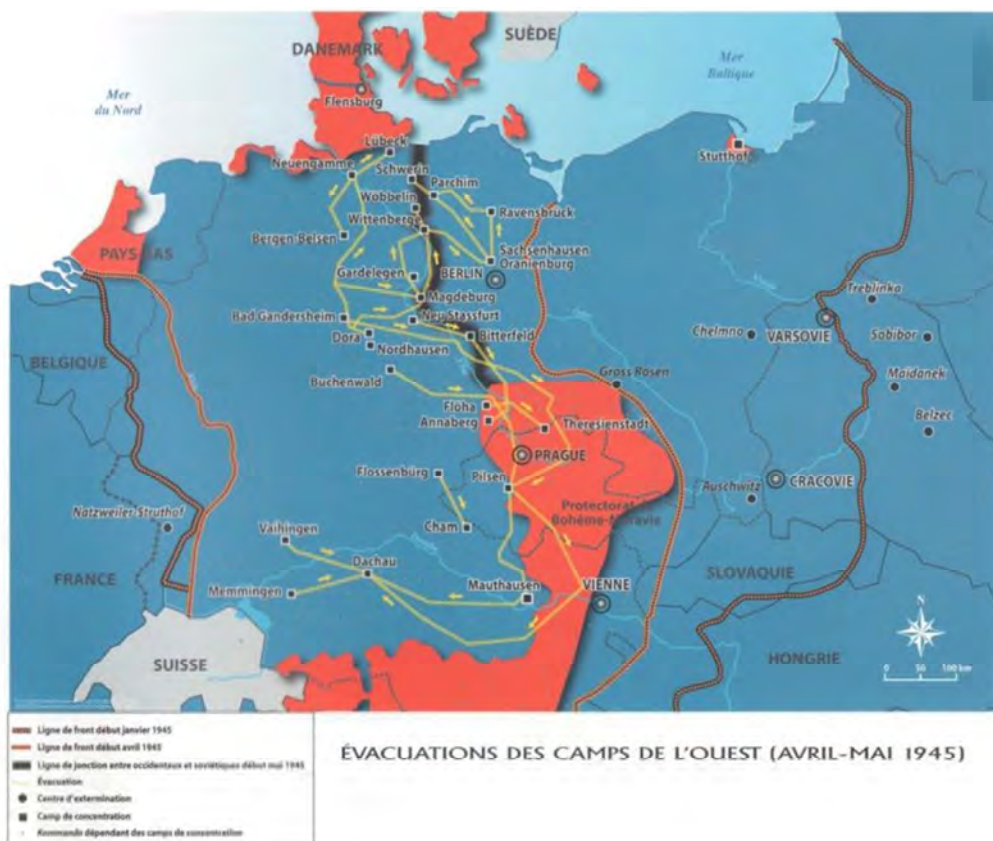
Il découle de ce contexte de « chaos » au sein de l'enfer du système concentrationnaire une surmortalité effroyable en 1945 en raison des liquidations sélectives, avant le départ, des « inutiles » et des déportés jugés dangereux. L'élimination se fait de diverses manières : par balle, piqûre, gazage mais aussi par la famine et la maladie en abandonnant les déportés moribonds dans les *reviers**.

Les marches furent particulièrement meurtrières : 250 000 déportés sont morts au cours des marches de la mort (soit 35 % des détenus des camps de concentration en janvier 1945).

L'afflux de détenus dans les camps de l'Ouest aggrave encore la pénurie alimentaire et la promiscuité (il n'y a ni augmentation de la quantité de nourriture ni de bâtiments supplémentaires à disposition face à la surpopulation). Combinées à l'affaiblissement général des organismes, de terribles vagues d'épidémies sévissent. Au final, au moins 1/4 des victimes du système concentrationnaire trouvent la mort pendant les 5 derniers mois d'existence des camps.

Évacuations des camps de l'Est (janvier – février 1945) et de l'Ouest (avril – mai 1945)





LE MANER Yves, *Déportation et génocide (1939-1945), une tragédie européenne*, La Coupole, 2005, pages 180-181.

Approfondir : témoignage de Vassili Grossman à Treblinka

Vassili Grossman (1905-1964) est un écrivain russe issu d'une famille juive assimilée et ayant fait des études d'ingénieur. Dans les années 1930, il se consacre à la littérature avec succès. Réformé pour raison de santé en 1941, il rejoint l'Armée Rouge et plus particulièrement son journal, *l'Étoile rouge*, comme journaliste. Il est chargé de suivre les troupes soviétiques et témoigne ainsi de la débâcle de l'Armée Rouge en juin 1941, puis du siège de Stalingrad jusqu'à la rupture de l'encerclement. À l'automne 1943, il est envoyé sur le front ukrainien où il découvre les traces des massacres de masse perpétrés par les *Einsatzgruppen**, puis à Maidanek et Treblinka durant l'été 1944. L'extrait proposé se situe à ce moment.

Lorsque les troupes soviétiques arrivent sur le site de Treblinka, il ne reste qu'une quarantaine de survivants cachés dans les forêts alentours. Les SS* ont tenté de faire disparaître les traces des corps ainsi que les installations du centre de mise à mort*. Vassili Grossman, autorisé à se rendre sur place, collecte des témoignages, observe les lieux et rédige un article qui fut publié en URSS sous le titre de « L'enfer de Treblinka ». En voici un extrait dont nous avons souligné les passages les plus significatifs.

« Lorsque Treblinka flamba et que les insurgés, avec un adieu muet aux cendres des leurs, franchirent les barbelés, des détachements de SS et de policiers venus des quatre points cardinaux se ruèrent à la poursuite des fuyards. Des centaines de chiens policiers furent lancées sur leurs traces. Les Allemands mobilisèrent l'aviation. Les combats se poursuivirent dans les forêts, dans les marais, et rares sont ceux qui survécurent jusqu'à nos jours, on les compte en très petit nombre. Mais au moins les autres sont-ils morts au combat, les armes à la main.

Après ce jour du 2 août, Treblinka cessa d'exister. Les Allemands brûlèrent les cadavres qui restaient, démontèrent les constructions de pierre, enlevèrent les barbelés, mirent le feu aux baraques en bois qui n'avaient pas été incendiées par les insurgés. L'équipement du bâtiment de la mort fut dynamité, chargé et évacué, les excavateurs furent détruits ou emmenés, les innombrables et énormes tranchées furent comblées de terre, le bâtiment de la gare fut rasé jusqu'à la dernière pierre, enfin les voies de chemin de fer furent démontées, et les traverses emportées. Sur le territoire du camp du lupin fut semé, et un « colon » nommé Streben construisit là une petite maison. Aujourd'hui cette maison n'existe plus non plus, elle a été brûlée. Quel résultat recherchaient les Allemands avec tout cela ? Cacher les traces du crime ? Mais cela était-il concevable ?

[...] Nous entrons dans le camp, nous marchons sur la terre de Treblinka. Les cosses de lupin explosent au moindre contact, elles éclatent d'elles-mêmes avec un léger tintement ; des millions de graines se répandent sur la terre. Le son des graines qui tombent, le tintement des cosses qui éclatent se fondent en une unique mélodie triste et douce. C'est comme si, des profondeurs mêmes de la terre, sortait le tintement funèbre de petites cloches, un tintement à peine audible, triste, ample, tranquille. La terre rejette des fragments d'os, des dents, des objets, des papiers, elle refuse de garder le secret. Et des objets s'échappent de la terre, de ses blessures mal refermées. Les voici, les chemises à demi consommées des morts, leurs pantalons, leurs chaussures, des porte-cigares verdis, des rouages de montres, des canifs à tailler les crayons, des blaireaux, des chandeliers, de petits souliers d'enfant avec des pompons rouges, des serviettes brodées ukrainiennes, des dentelles, des ciseaux, des dés, des corsets, des bandages.

Et plus loin, de la terre crevassée, émergent à la surface des amas de vaisselle. Et plus loin encore, de cette terre sans fond qui se boursoufle, comme si une main anonyme sortait à la lumière ce qui a été enterré par les Allemands, sortent à la surface des passeports soviétiques à demi consommés, des carnets de notes en bulgare, des photographies d'enfants qui viennent de Varsovie et de Vienne, des lettres d'enfants écrites en pattes de mouche, un petit livre de poèmes, une prière recopiée sur un feuillet jaune, des cartes de ravitaillement allemandes ... Et partout des centaines de flacons et de minuscules petites bouteilles de parfum à facettes, vertes, roses, bleues ... Sur tout cela règne une affreuse odeur de décomposition dont ni le feu, ni le soleil, ni les pluies, ni la neige, ni les vents n'ont pu venir à bout. Et des centaines de petits moucheron se promènent sur les objets à demi carbonisés, les papiers, les photographies.

Nous avançons toujours plus loin sur la terre meuble et sans fond de Treblinka et soudain nous nous arrêtons. Des cheveux épais et ondulés blond cuivré, les cheveux fins, légers, adorables d'une jeune fille, sont là, piétinés, dans la terre, et à côté les mêmes boucles claires, et plus loin de lourdes nattes noires sur le sable pâle, et plus loin encore et encore. C'est apparemment le contenu d'un sac, d'un unique sac de cheveux, resté sur place, oublié. Tout était donc vrai. Le dernier espoir fou que tout cela ait été un songe s'écroule. Et les cosses de lupin tintent, tintent, les graines frappent le sol, comme si réellement de dessous la terre montait le glas d'innombrables petites cloches. Et il semble que le cœur va s'arrêter, étreint par une peine, une douleur, qu'un homme ne saurait supporter ».

Cité dans *Carnets de Guerre – De Moscou à Berlin 1941-1945, extraits des carnets de Vassili Grossman*, textes choisis et présentés par Antony Beevor et Luba Vinogradova, traduits de l'anglais et du russe par Catherine Astroff et Jacques Guiod, Paris, éd. Calmann-Lévy, juin 2007, pages 336 à 338.

5. Les Alliés face à l'insoutenable réalité des camps

La Libération des camps n'est pas un objectif militaire prioritaire pour les Alliés même s'ils ont connaissance des meurtres de masse et de la mise en œuvre de la « Solution finale ». Leur découverte est souvent le fruit du hasard ; ils sont libérés au fur et à mesure de la progression des armées dans le Grand Reich (souvent par de petites unités avancées). Soviétiques et Alliés occidentaux prennent alors la mesure de la déportation, de l'horreur de la détention dans les camps, de la réalité et de l'ampleur du génocide juif.

Les 22 et 23 septembre 1944, l'Armée Rouge entre dans les camps de Klooga en Estonie (annexe de Vaivara) et Maïdanek, où elle découvre les preuves tangibles de l'extermination des juifs. Ces faits font l'objet d'une commission d'enquête et sont immédiatement relatés dans la presse. Après Maïdanek et Treblinka (fin juillet 1944), c'est fortuitement que les Soviétiques découvrent et libèrent Auschwitz-Birkenau le 27 janvier 1945 (ils y trouvent 7 650 détenus dans un état épouvantable qui ont été abandonnés depuis le 18 janvier, date de l'évacuation du camp par les SS*). Si les Alliés sont accueillis comme des sauveurs, libérant les déportés de leurs bourreaux et leur rendant la dignité humaine dont ils ont été privés, certains déportés « ne pouvaient plus que tenir debout en silence ». Les dessins réalisés par Zinovii Tolkatchev à Maïdanek ont été exposés à Lublin la veille de l'ouverture du procès des commandants de ce camp (27 novembre 1944).

Depuis l'ouverture des camps d'Ohrdruf (5 avril) et de Nordhausen (12 avril 1945), les Alliés occidentaux sont aussi confrontés aux preuves concrètes de la barbarie nazie et de la réalité du génocide juif. Ces découvertes lèvent définitivement les doutes de la presse américaine qui pensait que les camps de la mort étaient « une mystification de la propagande soviétique ».

Après leur libération, Dachau et Bergen-Belsen sont le théâtre de vengeances de détenus contre les gardiens et les *Kapos**. À Bergen-Belsen (libéré le 15 avril 1945 par les Britanniques), on assiste au massacre des chefs de Blocks « soit en les jetant par les fenêtres, soit en leur fracassant la tête avec des pavés ». Dachau est libéré par les forces américaines le 29 avril 1945. Devant les atrocités qu'ils y découvrent, les soldats américains font justice eux-mêmes et abattent entre 25 et 50 des SS* qui s'étaient rendus.

Eisenhower, en compagnie des généraux Bradley et Patton, visite Ohrdruf une semaine après sa libération et témoigne : « [...] j'estimais de mon devoir d'être en position de porter un témoignage direct sur ces événements pour le cas où l'on verrait se répandre aux États-Unis la croyance ou la supposition que ces histoires de brutalité nazie n'étaient que de la propagande ».

Pour dissiper tous les doutes et pour que les États-Unis soient informés, toutes les unités à proximité non engagées sur le front, ont été obligées de visiter les camps d'Ohrdruf et de Nordhausen. Les Soviétiques et Alliés occidentaux diffusent largement auprès du grand public les preuves visuelles et les récits de ces horribles découvertes. L'émotion soulevée à la découverte des camps bouleverse le paysage moral et justifie, à l'époque, les décisions prises par les Alliés envers l'Allemagne.



Des dignitaires russes regardent les cadavres entassés des victimes du camp de Klooga (Estonie, 1944). En raison de l'avance rapide des forces soviétiques, les Allemands n'avaient pas eu le temps de brûler les cadavres. Coll USHMM.

Eisenhower (au centre), Commandant en chef des forces alliées, regarde les cadavres des prisonniers morts au camp d'Ohrdruf, le 12 avril 1945. Coll NARA.



Ouverture...vers la bande dessinée.

L'utilisation de la bande dessinée (le « neuvième art ») en histoire et en histoire des arts est de plus en plus fréquente. La BD en histoire peut être utilisée en tant qu'instrument de propagande (*La Bête est morte*, de Calvo), que support d'un témoignage (*Maus*, de Spiegelman) ou qu'un récit de fiction qui revendique un certain réalisme (*Auschwitz*, de Pascal Croci).

Dans le cadre du sujet du CNRD 2014-2015, il est possible, entre autres, d'introduire la représentation des camps de prisonniers et de la Shoah par l'album de Calvo même si la fin du système concentrationnaire et le retour des déportés n'y apparaissent pas explicitement.



CALVO Edmond-François (dessin), DANCETTE Victor et ZIMMERMANN (texte), *La Bête est morte*, 1944-1945, réédition, Gallimard, 2007.

Dans *Maus*, parmi de nombreux aspects du système concentrationnaire, les « marches de la mort » sont évoquées explicitement (voir pages 12 et 13). Il est possible de suivre toute la conception et la réalisation de l'album à partir d'un ouvrage intitulé *MetaMaus*. L'auteur de *Maus*, Art Spiegelman, y revient sur son histoire familiale, sa carrière de dessinateur, ses influences, ses sources et sa démarche. Un DVD incluant l'intégrale de *Maus*, des esquisses et des documents ayant servi de documentation à Spiegelman permet d'aborder différemment la question.

SPIEGELMAN Art, *Maus, un survivant raconte. 2, Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, Paris, Flammarion, 1987, page 243.

Ci-dessous, SPIEGELMAN Art, *MetaMaus*, Paris, Flammarion, 2012. Esquisse extraite du DVD qui accompagne l'ouvrage.



L'album *Auschwitz* de Pascal Croci a reçu le *Prix Jeunesse* de l'Assemblée nationale en 2001. S'il reste un album de fiction, la reconstitution des lieux, des uniformes et des situations s'appuie sur une importante documentation, des témoignages et des documents d'archives. Ce n'est donc pas un ouvrage « historique » mais il permet d'aborder la question de la fin du système concentrationnaire en le confrontant à des documents qui ont très largement inspiré l'auteur dont *L'Album d'Auschwitz* (ou *Album de Lili Jacob*) qui est consultable sur le site de Yad Vashem : www.yadvashem.org.



CROCI Pascal, *Auschwitz*, Paris, Éditions du Masque, 2000, page 62.

6. Les déportés : acteurs de leur libération ?

Les conditions de libération de chaque camp diffèrent selon la date de sa création, sa localisation qui détermine l'arrivée des armées alliées et l'existence ou non d'une organisation interne des détenus (voir cartes pages 10, 14 et 15).

1 – Bergen-Belsen : le 15 avril 1945

Bergen-Belsen est un ancien camp de prisonniers, situé au milieu d'une forêt de pins et de bouleaux ; il est construit sommairement avec des baraques en bois. Dans la *Circulaire de mars 1944*, adressée aux chefs des principaux camps, le WVHA* « recommande d'y envoyer les concentrationnaires exténués pour y achever leur vie ». Mais aucun crédit supplémentaire n'est prévu pour améliorer les installations existantes. Au départ « camp de repos », il devient camp mouvoir.

Le chaos y règne : famine, épidémies de typhus, de dysenterie, de typhoïde. Comme il n'y a pas de crématoire, les cadavres jonchent le sol. On compte 35 000 morts entre janvier et avril 1945. À Bergen-Belsen, il n'y a pas d'organisation structurée des détenus, pas de hiérarchie concentrationnaire. Au printemps 1945 des convois arrivent constamment amenant une grande diversité de détenus, hommes et femmes, Juifs et non Juifs. Le 13 avril marque le départ de la majorité des SS*, sauf le commandant du camp Joseph Kramer et une cinquantaine de SS.

Le 15 avril, les Britanniques y découvrent une situation catastrophique pour les 60 000 détenus encore en vie mais dans un état sanitaire désespéré. Il leur faut 15 jours pour venir à bout de la situation : rétablir l'ordre et faire cesser les règlements de compte entre déportés et *Kapos*, gérer la situation sanitaire (inhumer dans des fosses communes les 23 000 cadavres et incendier les baraques pour mettre fin au typhus) et s'occuper efficacement des survivants (on compte 15 000 morts depuis l'arrivée des Britanniques).

2 – Buchenwald : le 11 avril 1945

Il y a à Buchenwald une résistance organisée et disciplinée qui permet la mise en place d'un Directoire international et des commandements nationaux qui, fin décembre 1944, élaborent un plan de soulèvement armé.

Le 3 avril 1945, les SS* commencent à vider le camp. Pour les déportés, l'évacuation est synonyme de liquidation. La décision du Directoire international est de retarder l'évacuation par tous les moyens et principalement la désobéissance : le regroupement des Juifs demande 2 jours au lieu des 2 heures normalement nécessaires. Une liste de 46 déportés est élaborée par les SS* : l'objectif est de les exécuter avant l'évacuation totale.

Appel à l'aide par radio en anglais, russe et allemand : « Ici le camp de concentration de Buchenwald. Nous demandons de l'aide. On veut nous évacuer. La SS veut nous exterminer ».

Réponse « KZ.Bu. ? Tenez bon. Nous nous hâtons de venir à votre aide. Etat-major de la III^{ème} armée ».

Le 11 avril à 11 h, Pister, commandant du camp, donne ordre aux SS* de partir. Il nomme le *lagerältester** Hans Eiden pour le remplacer. À 15 h, l'ordre est donné aux sentinelles de descendre des miradors, le drapeau blanc est hissé. Des armes sont distribuées aux déportés : 150 SS* sont fait prisonniers. À 16 h, les blindés américains arrivent au camp.

3 – Ebensee, Kommando* de Mauthausen : le 6 mai 1945

Il reste alors 16 468 personnes dont 1/3 de moribonds. Il existe dans ce camp un mouvement de résistance bien organisé qui est averti de la décision des SS* d'enfermer les prisonniers dans les tunnels et de les faire sauter.

Le 5 mai à 8 heures : convocation des déportés sur la place d'appel. Avec 600 gardes SS*, le commandant quitte le camp. Mais le camp reste entouré par les barbelés et surveillé par les soldats de la *Wehrmacht* dans les miradors. Le 6 mai, arrivée progressive de pelotons de la 11^{ème} DB : « Les Américains arrivent, nous sommes libres », les gardes abandonnent alors les miradors et s'enfuient.

Biographie : Jean-Marie Fossier



Né en 1909 à Bruay-sur-l'Escaut, Jean-Marie Fossier part en Espagne en 1937 avec les Brigades internationales.

Il est arrêté en mai 1942 alors qu'il est responsable des FTP de la région dunkerquoise. Il est emprisonné à différents endroits avant d'être déporté avec le Train de Loos le 1^{er} septembre 1943 à Sachsenhausen.

Transféré à Buchenwald en janvier 1945, c'est là que Marcel Paul, l'un des chefs de la Résistance clandestine au sein du Comité des intérêts français, lui demande de regrouper des hommes sûrs parmi les arrivants.

Il participe au Bataillon Hoche. « Là, j'ai vécu un moment extraordinaire : tous ces squelettes qui se déplaçaient jusqu'alors péniblement et avec lenteur [...] se mirent subitement à courir et à enjamber les barbelés coupés ». Survivant, Jean-Marie Fossier rentre en France en 1945. Il décède à Lille en 1997.

7. Un retour différé

À partir de mai 1945, les Français détenus en Allemagne commencent à regagner la France. Tous ces Français retenus contre leur gré dans le territoire sous contrôle du Reich n'ont pas le même statut.

Il faut distinguer :

- Les prisonniers de guerre qui sont environ un million sur les 1 800 000 capturés en mai et juin 1940. Ils ont subi une captivité de 5 ans dans les Stalags* et Oflags*.
- Les travailleurs forcés, requis et STO* au nombre d'environ 750 000 qui sont des civils.
- Les survivants de la déportation de répression et de rares survivants de la déportation de persécution pour un total d'environ 70 000.

1-Les conditions du retour

Entre la libération du territoire français à l'été 1944 et ce retour en 1945, près d'une année s'est écoulée, d'où le décalage entre le vécu de la population française et celui des prisonniers qui ont continué à souffrir sur le territoire du Reich jusqu'à leur rapatriement. Le Ministère des PDR (prisonniers, déportés et rapatriés) est dirigé par Henri Frenay, créateur du mouvement de Résistance *Combat*. Des plans de rapatriement prévoient les modalités du retour, une aide matérielle et morale pour faciliter la réadaptation après les traumatismes vécus en captivité.

2- Les moyens de transport

Témoignage de Lily Glück-Parmentier qui évoque le retour de sa mère **Jeanne Parmentier**, membre du Bureau des opérations aériennes, arrêtée en août 1943 et déportée à Ravensbrück. Libérée en mars 1945, elle rejoint Lille en mai 1945.



« Je faisais le tour des organismes qui avaient des listes de déportés. Jamais je n'y ai trouvé le nom de ma mère. Un jour, j'étais certaine qu'elle allait rentrer. J'ai pris le métro pour la gare de l'Est. Sans rien demander à personne, je me suis dirigée vers un quai où un convoi arrivait. La plupart des passagers étaient des prisonniers. Parmi eux, j'ai vu une femme, maigre, le visage marqué, qui ressemblait à maman. Je me suis dit : ce n'est pas elle, elle était trop différente de l'image que j'en avais gardée. Elle avait un pardessus d'homme, pas de bas, de vieilles chaussures trouées. Une mèche grise en désordre barrait le sommet du crâne. Je l'ai dépassée puis je me suis retournée et à ce moment-là, elle a crié : Lily ! Je me suis précipitée dans ses bras. Maman était rentrée ».

3- Les centres d'accueil

Les centres d'accueil sont parfois appelés aussi centres frontaliers. Les rapatriés y subissent un examen sanitaire (désinfection, parfois une prise de sang et une radiographie du thorax). Ils obtiennent des papiers, une somme d'argent et des provisions. Les principaux troubles de santé constatés sont la dénutrition, les carences, les troubles digestifs ainsi que les parasitoses et dermatoses. L'hôtel Lutetia à Paris est un centre d'accueil pour les survivants des camps de concentration, à la fois centre hôtelier et hospitalier dont l'intendance est assurée par trois femmes : Elisabeth Bidault, Denise Mantoux et Sabine Zlatin (anciennes résistantes). On vient aussi y chercher des informations sur ceux qui souvent ne reviendront pas.

Catégories	Rapatriés ayant répondu à la convocation - en %	Reconnus malades	Vénéériens	Tuberculeux	Psychiques
Prisonniers	71,93	19,66	0,53	1,26	0,12
Déportés	61,88	32,17	1,06	5,37	0,52
Travailleurs	60,9	16,72	0,64	2,04	22

Statistiques sur l'état sanitaire des rapatriés, fournies par le Ministère des anciens combattants et victimes de guerre à la Maison du Prisonnier et du Déporté de Caen en mai 1946.

Pour faciliter la réadaptation familiale et sociale, pour apporter une aide matérielle, plusieurs ordonnances sont publiées par l'État en mai 1945. Les Maisons départementales du Prisonnier et du Déporté aident les rentrants dans leurs démarches pour retrouver un emploi, pour se présenter aux contrôles médicaux.

On peut résumer ainsi les opérations de rapatriement :

- De novembre 1944 à janvier 1945, plan de rapatriement, mobilisation des militaires et des moyens matériels nécessaires.
- De janvier à avril 1945, on équipe le réseau frontalier de centres d'accueil, de Dunkerque à Annemasse.
- En avril 1945, on transforme Paris en un grand centre de rapatriement.
- Mai 1945, sommet de la vague, 970 000 personnes sont rapatriées. Puis 300 000 en juin 1945, seulement 10 000 en juillet 1945 et 4 000 en août 1945.

À droite, **Roger Leye** à son retour de déportation. Déporté belge à Flossenbürg, il aide notamment Jean Soudan à sortir vivant du camp. Coll. Musée de la Résistance de Bondues



Ci-dessous, télégramme de **Jean Soudan**, libéré le 17 avril 1945, à l'âge de 22 ans, il rentre en France le 5 juin 1945. « Il avait perdu quarante kilos, il était coupé de partout, défiguré, méconnaissable. Il lui a fallu deux ans pour se retaper » raconte son épouse. Coll. Musée de la Résistance de Bondues.



Ouverture : vers une œuvre cinématographique « Le retour à la vie » (1949)

« Le retour à la vie », un film de Henri-Georges Clouzot, Georges Lampin, Jean Dréville, André Cayatte, Produit par Kleber Film, novembre 1949.



« Le retour à la vie » est un film composé de 5 histoires indépendantes les unes des autres mais ayant en commun le thème du retour d'un déporté ou d'un prisonnier de guerre... Les 5 histoires ont été réalisées par quatre réalisateurs différents et abordent les problématiques du retour avec parfois une ironie mordante, voire même un certain désenchantement.

Le film ne constitue absolument pas un documentaire sur la question du retour mais une évocation de ce retour. Il est intéressant par les informations qu'il donne et aussi par ses silences : la question de la déportation de persécution et de répression n'est pas abordée

frontalement et les prisonniers de guerre occupent les quatre cinquièmes du film.

Ces cinq histoires donnent une image relativement parlante d'un retour qui n'est pas la fin des difficultés. Parfois très sombre (« le retour d'Emma »), plus léger mais sans intérêt majeur dans le cadre du CNRD (« le retour d'Antoine »), ou mettant en scène la mauvaise conscience des uns et des autres (les trois derniers), l'ensemble du film permet d'aborder de nombreuses questions.

- Un rapide préambule à partir d'images d'archives présente le propos des 5 films.



1. Le retour de Tante Emma (réalisation d'André Cayatte) : de retour de Dachau, tante Emma est moribonde. Elle porte sur son visage les stigmates de la déportation et tente de reprendre vie dans un appartement parisien. Sa famille l'entoure et s'inquiète de sa santé... car elle doit impérativement signer un acte notarié pour régulariser une succession réalisée pendant sa

déportation en imitant sa signature. La famille y est dépeinte comme cupide (principalement Gaston joué par Bernard Blier) et dénuée de tout scrupule, insensible au destin tragique d'Emma qui reste silencieuse. Le fossé entre les survivants et les familles restées en France est ici souligné, peut-être à gros traits (?), mais ce n'est qu'une œuvre de fiction...

2. Le retour d'Antoine (réalisation de Georges Lampin): Antoine (François Périer), ancien prisonnier libéré de son *Stalag**, retrouve une place de barman dans un l'hôtel réquisitionné par les WAC (*Wac Women's Army Corps*, la branche féminine de l'armée américaine). Il est alors le seul (jeune) homme dans un hôtel occupé par de jeunes femmes officiers américaines... Cette partie du film n'a que (très) peu d'intérêt dans le cadre de la préparation du CNRD.



3. Le retour de Jean (réalisation de Henri-Georges Clouzot) : Jean Girard (Louis Jouvet), libéré d'un *Oflag** et blessé lors d'une tentative d'évasion, est logé dans une pension de famille. Un soldat allemand, évadé et poursuivi par les forces de l'ordre, arrive blessé dans sa chambre. Il se révèle être un tortionnaire nazi condamné. Jean décide de le cacher pour « comprendre » comment

il a pu torturer un autre homme avant de livrer le fugitif à la police.

La première partie de cette histoire dresse une galerie de portraits et de situations très diverses. Les questions de la pénurie alimentaire et du rationnement, des évacués et du logement, de l'ambiguïté de certains engagements gaullistes (« j'ai un moral de fer, comme le Maréchal... » dit un personnage en montrant un portrait du Général de

Gaulle), de la solidarité entre anciens prisonniers sont évoquées. Après la découverte du fuyard se posent d'autres questions plus politiques et éthiques sur la torture, le devoir du soldat, l'inhumanité de la guerre, l'usage de la violence et ses limites.



Le retour de René (réalisation de Jean Dréville) : René (Noël-Noël) est fraîchement libéré de son *Stalag** et est censé être le 1 500^{ème} rapatrié. Il a les honneurs du délégué du Gouvernement devant la presse et se voit remettre une statue glorifiant la « France libérée ». Une fois rentré chez lui, il découvre que sa femme l'a quitté (« mais pour un bon Français, un résistant ») et que son appartement est occupé par des réfugiés, entre autres déconvenues.

Il s'exclame « on devrait écrire un livre sur mon retour, on devrait l'appeler la grande désillusion ». Il lui reste sa chambre de bonne sous les combles, ses souvenirs et l'espoir de reconstruire sa vie.



Le retour de Louis (réalisation de Jean Dréville) : Louis (Serge Reggiani) rentre au village après sa captivité en Allemagne où il a travaillé dans une ferme. Sa famille et son village sont outrés quand ils découvrent qu'il a épousé une orpheline allemande, Elsa, et qu'il compte vivre avec elle dans la ferme familiale. Au-delà du « drame » familial se posent les questions de la réconciliation franco-allemande, du pacifisme,

des mémoires de la Première Guerre mondiale et de la Résistance.

Louis : « C'est déjà terrible quand les guerres recommencent, si elles ne finissent plus quand on a cessé de se battre ».

Pour approfondir la question du cinéma (français) et de la Seconde Guerre mondiale :

LINDERPERG Sylvie, *Les écrans de l'Ombre, La Seconde Guerre mondiale dans le cinéma français*, Paris, Éditions Points, 2014 (réédition).

8. Le retour des enfants

1 – Pourquoi des enfants dans les camps ?

Les nazis ignorent les droits de l'enfant tels qu'ils ont été définis par la Convention de Genève, signée par la Société des Nations (SDN) en septembre 1924. L'arrivée d'enfants et d'adolescents dans les camps correspond à la politique nazie de répression et de persécution. Ils furent raflés avec leurs familles, pris en otages, ou arrêtés pour faits de Résistance.

À propos de la déportation de persécution depuis le Nord-Pas de Calais et la Belgique, on peut noter que ; sur les 26 convois qui quittent Malines entre le 4 août 1942 et le 31 juillet 1944 (soit 25 267 déportés), on compte 4 475 enfants de moins de 16 ans, dont 200 de moins de 2 ans. Seuls 12 enfants survivent.

« Je ne me reconnaissais pas le droit d'exterminer les hommes tout en épargnant les enfants qui seraient devenus des vengeurs. Il fallait prendre la grave décision de rayer ce peuple de la terre... » Himmler, Berlin le 21 juin 1944.

2 – Très peu de rescapés

Sur 1,2 million d'enfants incarcérés dans les camps, il n'y eut que quelques milliers de rescapés. En France sur 11 000 enfants juifs de moins de 16 ans déportés, il ne rentra que quelques dizaines d'enfants dans un état de grande détresse physique et psychologique. Le retour en France passe le plus souvent par l'hôtel Lutetia, autrefois hôtel de luxe de 500 chambres (voir page 24). Les enfants sont interrogés sur leur identité, sont photographiés, reçoivent des papiers et sont confiés à des membres de leur famille lorsque cela est possible.

Les enfants Juifs de Buchenwald qui sont environ un millier, dont Elie Wiesel, ne sont pas des survivants comme les autres. La France accepte d'accueillir plusieurs centaines de ces enfants. Un convoi de 427 jeunes arrive directement au préventorium d'Ecouis dans l'Eure. Une vie nouvelle est à construire pour des enfants privés d'enfance et qui ont de graves difficultés d'adaptation à une vie « normale » : « Pauvres moniteurs et monitrices. Croient-ils pouvoir nous éduquer, nous qui avons regardé la mort en face... Le plus jeune d'entre nous possède une somme d'expérience plus vaste que les plus âgés d'entre eux... » témoigne Elie Wiesel dans son autobiographie, *Tous les fleuves vont à la mer*.

3 – La mémoire de ces enfants

Les enfants gardent des traumatismes multiples : « Nous sommes restés des solitaires. Personne ne peut nous comprendre parce que personne n'a connu une telle souffrance. Nous ne savions pas au retour des camps ... et après, que nous ne serions jamais comme les autres... » témoigne Simone Alizon.

« La souffrance de l'enfant pose le problème du mal absolu. Témoigner de la plus monstrueuse entreprise d'extermination de toute l'histoire humaine »
Vladimir Jankélévitch, *Dans l'honneur et la dignité*, 1948.



Enfants juifs de Buchenwald (juin 1945). Coll. USHMM

Déporté à l'âge de 3 ans depuis le Nord-Pas de Calais avec toute sa famille, André Rosenberg publie un ouvrage en 2013 tiré de sa thèse d'histoire. Sa sœur aînée Lili témoigne toujours très régulièrement dans les établissements scolaires (voir page 37).

ROSENBERG André, *Les enfants dans la Shoah - La déportation des enfants juifs et tziganes de France*, Les Éditions de Paris, 2013.



Biographies : Antoine et Joséphine Lagrené



Antoine Lagrené, âgé de 13 ans, est arrêté à Pont-de-la-Deûle (Nord) le 23 novembre 1943 avec toute sa famille (15 personnes). Il transite par Malines avant d'être déporté à Auschwitz le 15 janvier 1944 dans un convoi spécifique de 351 Tsiganes (seuls 32 reviendront). Il est transféré à Buchenwald échappant de justesse à l'extermination des 2 897 Tsiganes du camp des familles de Birkenau le 2 août 1944. Libéré le 11 avril 1945 par la 89^{ème} Division d'Infanterie, il est rapatrié le 27 avril. Il reçoit le titre de déporté politique le 26 mai 1953. Coll. Antoine Lagrené.



Joséphine Lagrené, 15 ans, appartient aussi au convoi Z. Elle transite par Ravensbrück et Buchenwald. Travailleuse forcée dans les *Kommandos* (Schlieben, Altenburg et Taucha) qui produisent armement et munitions pour la firme HASAG, elle arrive à Bergen-Belsen où elle est libérée le 15 avril 1945. Intransportable, elle n'est rapatriée que le 18 juin, par avion, à Paris (Pitié-Salpêtrière), puis à Cassis en convalescence.

Approfondir : témoignage de Primo Levi

L'évocation d'Hurbinek par Primo Levi

Pour certains déportés, le retour dans leur pays d'origine est long. Il s'agit des déportés libérés par les troupes soviétiques et qui, comme Primo Levi, sont déplacés vers l'Est par l'armée soviétique, puis doivent rejoindre Odessa, avant de gagner l'Italie en train. Entre la libération d'Auschwitz et des camps annexes le 27 Janvier 1945 et son retour à Turin le 19 octobre 1944, Primo Levi connaît une longue pérégrination en Europe de l'Est qui constitue une « trêve » dont il rédige le récit en 1963. Il évoque dans cet extrait de *la Trêve* le personnage d'Hurbinek qui est emblématique de ces enfants certes libérés des camps mais qui ne connaissent pas de retour.

[...] mon attention et celle de mes voisins de lit arrivait rarement à se distraire de la présence obsédante, impérieuse et fatale du plus petit et du plus désarmé d'entre nous : le plus innocent, un enfant, Hurbinek.

Hurbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans, personne ne savait rien de lui, il ne savait pas parler et n'avait pas de nom : ce nom curieux d'Hurbinek lui venait de nous, peut-être d'une des femmes qui avait rendu de la sorte un des sons inarticulés que l'enfant émettait parfois. Il était paralysé à partir des reins et avait les jambes atrophiées, maigres comme des flûtes; mais ses yeux, perdus dans un visage triangulaire et émacié, étincelaient, terriblement vifs, suppliants, affirmatifs, pleins de la volonté de briser ses chaînes, de rompre les barrières mortelles de son mutisme. La parole qui lui manquait, que personne ne s'était soucié de lui apprendre, le besoin de la parole jaillissait dans son regard avec une force explosive : un regard à la fois sauvage et humain, un regard adulte qui jugeait, que personne d'entre nous n'arrivait à soutenir, tant il était chargé de force et de douleur.

Personne, sauf Henek, mon voisin de lit, un jeune Hongrois de quinze ans, robuste et florissant. Henek passait ses journées à côté du lit de Hurbinek. Il était plus maternel que paternel : et sans doute, si notre cohabitation précaire s'était prolongée au-delà d'un mois, Hurbinek, grâce à Henek, aurait appris à parler ; sûrement mieux qu'avec les jeunes Polonaises trop tendres et futiles qui l'étourdissaient de caresses et de baisers mais n'entraient pas dans son intimité.

Au contraire, Henek avec une obstination tranquille s'asseyait à côté du petit sphinx, protégé contre la puissance triste qui en émanait ; il lui portait à manger, arrangeait ses couvertures, le lavait avec des mains habiles, sans répugnance ; et il lui parlait, en hongrois naturellement, d'une voix lente et patiente. Au bout d'une semaine, Henek annonça sérieusement mais sans l'ombre de présomption que Hurbinek « disait un mot ». Quel mot ? Il l'ignorait, un mot difficile, pas hongrois : quelque chose comme « massklo », « matisklo ». La nuit, nous tendîmes l'oreille : c'était vrai, du coin de Hurbinek venait de temps en temps un son, un mot. Pas toujours le même, à vrai dire, mais certainement un mot articulé ; mieux, plusieurs mots articulés de façon très peu différente, des variations expérimentales autour d'un thème, d'une racine, peut-être d'un nom.

Tant qu'il resta en vie, Hurbinek poursuivit avec obstination ses expériences. Les jours suivants, nous l'écoutions tous, en silence, anxieux de comprendre et il y avait parmi nous des représentants de toutes les langues d'Europe : mais le mot d'Hurbinek resta secret. Ce n'était certes pas un message, une révélation : mais peut-être son nom, si tant est qu'il en ait eu un ; peut-être (selon une de nos hypothèses) voulait-il dire « manger », ou peut-être « viande » en bohémien, comme le soutenait avec de bons arguments un de nous qui connaissait cette langue.

Hurbinek, qui avait trois ans, qui était peut-être né à Auschwitz et n'avait jamais vu un arbre ; Hurbinek, qui avait combattu comme un homme, jusqu'au dernier souffle, pour entrer dans le monde des hommes dont une puissance bestiale l'avait exclu ; Hurbinek, le sans-nom, dont le minuscule avant-bras portait le tatouage d'Auschwitz ; Hurbinek mourut les premiers jours de mars 1945, libre mais non racheté. Il ne reste rien de lui : il témoigne à travers mes paroles » .

LEVI Primo, *La trêve*, Paris, Grasset, coll. "Les cahiers rouges", 1988, pages 25-27.

9. Images et pédagogie de l'horreur

1- Images et pédagogie de l'horreur

Les Alliés ont prévu de rapatrier les prisonniers de guerre dans un premier temps pour s'occuper ensuite des civils. Leurs plans sont complètement bouleversés par la découverte des camps. Les généraux Patton, Bradley et Eisenhower considèrent alors l'image comme le seul recours pour témoigner, accuser et même châtier : c'est la « pédagogie de l'horreur ».

2- Comment mettre en image les camps et l'extermination ?

Il était impossible de montrer certains camps, puisque détruits avant l'arrivée des Alliés (Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka). L'une des seules photos de l'extermination à Auschwitz-Birkenau est une photo clandestine de crémation après la chambre à gaz. La plupart des images ont donc été prises après l'arrivée des libérateurs. Les Alliés ont alors procédé à des reconstitutions de l'univers concentrationnaire, avec parfois un décalage de quelques mois, avec des déportés dont l'état physique s'était déjà quelque peu amélioré.

Les auteurs des images sont des reporters de guerre dépêchés par les armées américaine, britannique ou française : George Rodger (Bergen-Belsen), Lee Miller et Margaret Bourke-White du magazine *Life* (Buchenwald), Éric Schwab (Dachau), Sidney Bernstein... mais parfois aussi de simples soldats.

3- À quoi devaient servir ces images ?

- À justifier l'entrée en guerre : les images produites ont permis aux dirigeants américains de justifier l'entrée en guerre de leur pays et de prouver que les rumeurs d'extermination ne relevaient pas de la propagande. Le degré de connaissance de l'extermination avait longtemps fait débat : « que savaient les Alliés ? ». Eisenhower en quittant Ohrdruf aurait déclaré le 12 avril 1945 : « On nous dit que le soldat américain ne sait pas pourquoi il combat. Maintenant, au moins, il saura contre quoi il se bat ».

- À culpabiliser les populations civiles allemandes : des visites - libres ou contraintes - sont organisées à Buchenwald, Dora, Bergen-Belsen, Flossenbürg... à destination des populations civiles allemandes jugées complices, des responsables politiques locaux ou des troupes. Des scènes de torture sont reproduites ou simulées, les piles de corps laissés à la vue doivent contribuer à l'examen de conscience collectif du peuple allemand. Cette mise en scène préfigure la rééducation et la responsabilisation, puis la dénazification de l'Allemagne vaincue. Les photographes deviennent les « instruments privilégiés du processus d'exploration de la responsabilité allemande », côté américain ou français.

- À prouver la réalité des crimes : l'image fait une entrée en force dans le prétoire en devenant l'un des éléments-clés du procès de Nuremberg avec valeur de preuve. L'accusation y présente un film documentaire sur les camps de concentration, un montage de documents filmés par les autorités américaines et anglaises lors de l'ouverture des camps.

4- Mais « l'image n'est qu'une image »

Les images des camps ont fait l'objet d'une sélection. Les images de Dachau et de Buchenwald libérés par Américains occupent l'espace médiatique, au détriment d'Auschwitz libéré par les Soviétiques. Buchenwald est érigé en symbole de la résistance, avec le modèle du déporté résistant, patriote et antifasciste, ce qui occulte la spécificité de la déportation raciale (Juifs et Tsiganes). La construction des mémoires officielles est alors devenue un enjeu politique.

Approfondir : exposition « Filmer les camps », Mémorial de la Shoah (2010)



Le mémorial de la Shoah a proposé au public en 2010 une exposition intitulée « Filmer les camps de Hollywood à Nuremberg ».

« Il y a soixante-cinq ans, le monde découvrait les films tournés par les Alliés dans les camps de concentration et d'extermination nazis. De ces images qui nous sont parvenues, nous ne connaissons peu ou pas les auteurs et encore moins les conditions de leur réalisation. Le Mémorial a choisi de suivre le parcours de trois des producteurs de ces images, des cinéastes venus de Hollywood : **John Ford, Samuel Fuller, George Stevens.**

En 1945, les images de Dachau prises par l'équipe de Stevens sont insérées dans un documentaire montré d'abord aux États-Unis avant d'être projeté, à titre de preuve des crimes nazis, devant le Tribunal Militaire International de Nuremberg. Cette expérience, inédite, a été préparée par John Ford, qui dirigeait lui-même une unité spéciale, la *Field Photographic Branch (FPB)*, chargée de réaliser entre autres ce film, *Les Camps de concentration nazis*, et de mettre en place le filmage du procès ».

Une synthèse de l'exposition est disponible en ligne sur le site du Mémorial qui reprend les principaux aspects traités en 2010 (http://www.memorialdelashoah.org/upload/minisites/filmer_les_camps/index.html).

Des textes courts accessibles aux élèves sont complétés par des documents (photographies et extraits de films noir et blanc ou couleurs) consultables en ligne.

Le site de l'exposition s'organise de la façon suivante :

- John Ford et la naissance de la FPB.
- George Stevens et la *Special Coverage Unit* (SPECOU).
- La SPECOU à Dachau.
- Samuel Fuller, entre documentaire et fiction. **Vous pourrez y trouver un extrait du film, *Falkenau, vision de l'impossible*, Emil Weiss, France, 1988 qui est accessible en quatre parties sur youtube.com**
- Nuremberg : recueillir les images comme preuves.



L'écran de cinéma, élément important de la scénographie du procès de Nuremberg.
Coll. USHMM

David Perlmutter âgé de huit ans (en bas à droite) photographié derrière les barbelés le 11 avril 1945 vraisemblablement par un soldat américain, après la libération du camp de Buchenwald.
Coll. FNDIRP



10. Se taire est impossible, se faire entendre est difficile

1- La parole refusée

Contrairement à l'idée reçue, les déportés ne sont pas silencieux et ont au contraire un besoin irréprensible de parler. Un des facteurs de survie dans le camp est une volonté supérieure de survivre pour témoigner, dire au monde entier ce qui s'est passé et être la parole de tous les amis qui ont trouvé la mort dans le camp.

Au retour, ce désir est toujours là comme le raconte R. Antelme, « ...nous avons été (...) en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus, enfin » (*L'espèce humaine*, avant-propos). La radio et la presse sont les principaux vecteurs de cette parole qui va se heurter à plusieurs difficultés.

D'une part, c'est une parole difficile, décalée comme en témoigne Charlotte Delbo.

*(...) Qu'on revienne de guerre ou d'ailleurs
quand c'est d'un ailleurs
où l'on a parlé avec la mort
c'est difficile de revenir
et de parler aux vivants. (...) Ch. Delbo. III-45*

Les déportés découvrent « le fossé entre le monde » et eux (C. Delbo, II-113), dû à une connaissance intime de la mort, connaissance qui ne se dit pas, ne se partage pas. Ils font l'expérience de l'inadéquation des mots pour dire leur vécu et leurs souffrances. Un écart se creuse entre leur parole et ce qu'entendent les gens : « avoir faim, froid » ne recouvre pas la même réalité et donc signifie pas la même chose pour un déporté ou une personne restée en France. Souvent, les déportés éprouvent un sentiment de culpabilité : comment ne pas éprouver de malaise à être un survivant et expliquer qu'on ne pouvait pas survivre ? Toutes ces difficultés vont souvent les conduire à se taire, sauf lorsqu'ils se retrouvent entre eux.

D'autre part, c'est une parole non entendue. Certains refusent de croire ce qui est raconté, pensent que le récit est exagéré. De plus, les Français, avides de renseignements en 1945, tombent vite dans l'indifférence. D'autres ont peur d'entendre ou éprouvent une gêne concernant tout ce qui a trait au corps ou qui peut paraître tabou. On se contente alors de poser des questions simples. Enfin, certains pensent aider les déportés en occultant ce passé.

Progressivement, cette parole difficile et « non entendue » est en plus une parole confisquée par divers associations et partis politiques qui « confisquent » la parole aux déportés en imposant une vision du système concentrationnaire beaucoup plus idéologique que scientifique. La déportation de persécution n'y trouve pas sa

place au nom de l'unité nationale. La presse préfère utiliser des photos, pensant qu'elles parlent d'elles-mêmes.

2- La parole substituée : l'écriture comme *volonté de parole* (Daniele Jalla)

Face à tous ces échecs, l'écrit prend le relais. Dès les premiers mois du retour, il y a une abondance de récits écrits par des déportés. Leur but est d'informer : « *Ces récits, représentant toute la palette de l'univers concentrationnaire, mettent à la disposition du public un savoir considérable. Ils permettent notamment d'appréhender l'infinie variété des situations concentrationnaires* », (A. Wievorka) ; ils représentent un engagement civique en mettant en garde contre la barbarie ; ils servent aussi parfois d'exutoire, d'apaisement, voire de thérapie : c'est le cas pour Primo Levi et d'autres qui « *sont arrivés à la vie, parce qu'ils ont réussi à écrire vite* » (Semprun).

La littérature est très présente dans les années d'après-guerre. R. Antelme et Ch. Delbo disent « suffoquer » lorsqu'ils doivent raconter ; seule l'imagination leur permet de dire ce vécu. Elisabeth Will, 36 mois après son retour de Ravensbrück, avait eu l'intuition que seul le romancier pourrait transmettre « *les nuances d'horreur* » : « *seul un récit qui serait une œuvre d'art saurait restituer (...) ce qui fut réellement notre existence en enfer* ». Les textes qui s'imposent – et restent des références – ont cette qualité, avec parfois une analyse politique, philosophique ou historique en plus (Antelme, Wiesel, Rousset, Tillion, Kogon). Jorge Semprun, qui se tait pendant quinze ans, renouvellera ce genre littéraire en créant une esthétique propre, basée sur la répétition de la parole difficile surgissant d'un (faux) désordre narratif.

La parole retrouvée

*« Parler, c'est donc accomplir un devoir.
Parler, c'est un soulagement,
c'est se mettre en paix avec sa conscience. »*, H. Borlant.

Après le retour et souvent l'enfermement dans le silence, le besoin vital de se retrouver et de parler se concrétise au sein des Amicales et Associations ; elles deviennent le lieu où peut se dire l'expérience des camps. Mais il faut attendre les années 1975-80 pour qu'une vraie parole se libère : la société est enfin prête à l'entendre et le négationnisme pousse les déportés à reprendre la parole. Beaucoup se mettent alors à témoigner publiquement.

La parole des enfants

Nous possédons très peu de témoignages d'enfants, pour des raisons évidentes : la plupart sont morts dans les camps. Pour ceux qui ont survécu, leur entourage a consacré son énergie à les aider à se rétablir physiquement et à reprendre goût à la vie.

Lili Rosenberg, déportée à Ravensbrück à 11 ans, se souvient, soixante-dix ans après, de cette difficile « parole enfantine » (entretien du mercredi 3 septembre 2014).



(Quelques mois après son retour) (...) La Croix-Rouge française nous a placés dans un préventorium à Hendaye. (...)

Nous ne parlions pas *(de notre déportation)* parce que Robert n'en avait pas trop envie, et moi non plus (Robert au retour avait 11 ans ½ et moi je n'avais pas tout à fait 13 ans), mais surtout parce que nous étions avec le petit André qui n'avait que 5 ans ½. Donc, pour ne pas attiser sa peur, pour ne pas le traumatiser, on n'en parlait pas entre nous, devant lui, et même, j'allais dire en dehors de lui, non, parce qu'on était toujours avec lui. On le protégeait, c'était le petit, il n'avait pas papa, maman. Donc on n'en parlait pas. Je suis sûre qu'on en avait gros sur le cœur, Robert et moi, on aurait pu mais on ne le faisait pas, pour ménager André et aussi pour nous ménager nous-mêmes.

(...) Quelque temps après, quand maman est apparue, quel bonheur c'était pour nous ! Et on n'en parlait toujours pas ; c'était tellement traumatisant ce qu'on avait vécu, ce n'était pas le moment d'en parler ; nous achevions tout simplement de nous rétablir, de nous consolider, physiquement et moralement. (...)

Nous sommes revenus dans le Nord. (...) Petit à petit, nous avons refait surface. Mais là encore, nous ne parlions pas beaucoup.

Nous en parlions avec maman... Elle ne nous posait pas de questions ; c'était spontané. On en parlait, mais très peu, le soir, quand André était déjà couché.

Nous rappelions surtout notre existence dans le camp ; et là on se demandait comment on avait pu tenir, on s'étonnait. (...) Nous avons repris l'école. (...)

J'en ai parlé à des petites amies. J'avais environ 14-15 ans. Quand j'ai établi des relations un peu plus intimes avec certaines élèves plus sensibles que d'autres, j'en ai parlé, mais n'étalant pas toute cette horreur, simplement expliquant où j'étais passée, le motif pour lequel j'étais allée dans ces camps ; mais vraiment on ne peut pas dire que ça se produisait fréquemment. *(Leur réaction à ce moment-là était)* la surprise d'abord, la surprise. Et puis même, au début, quand j'en parlais, je me disais : « pourvu qu'elle ne se détourne pas de moi » ; cela aurait pu se faire, mais j'avais bien ciblé les amies sincères. Et donc, ça ne s'est pas produit, fort heureusement. (...) Mais je ne peux pas dire que nous en parlions ouvertement, à droite, à gauche ; non, c'était toujours avec des personnes choisies. Et surtout, à la maison on évitait d'en parler : nous avons souffert ensemble et vous savez ce que c'est : en famille, la pudeur... (...), pour éviter de se faire de la peine. (...) C'était trop intime ce qu'on avait souffert, trop personnel (...). Il n'y avait que nous qui nous comprenions, mais nous nous comprenions sans en parler. Mais bien sûr, ça restait ancré dans nos mémoires.

(...) Je peux dire que je n'en ai pas parlé ouvertement avant mes débuts de témoignages. (...) Je préférais garder cette horreur pour moi seule, et au fond, j'aurais peut-être été plus heureuse d'en parler.

Ouverture : vers les arts plastiques

Christian Boltanski

Christian Boltanski est né le 6 septembre 1944 à Paris. La déportation de son père, son retour et les récits des amis de son père rescapés marquent son enfance. Christian Boltanski devient peintre et plasticien à partir du début des années 1970 et progressivement les questions de la mémoire et de l'oubli, de la Shoah et de sa représentation émergent dans son travail.

« À ce sujet [la mémoire et l'oubli], raconte l'artiste [Christian Boltanski], il y a une histoire que j'aime beaucoup. Un couple a une petite fille de cinq ans. La mère est enceinte, et la petite fille dit : « Quand le bébé sera là, je veux absolument lui parler. » L'enfant naît et elle dit à nouveau : « J'ai besoin de lui parler ». Elle s'approche du bébé, les parents écoutent de loin et ils entendent : « Parle-moi de Dieu, parce que je commence à oublier... ».

Christian Boltanski travaille sur la représentation du souvenir et de l'oubli, de la mémoire, des traces et de l'absence. "Autels Chases" (1988) est une installation composée « d'un empilement pyramidal de boîtes à biscuits en fer blanc surmontées de portraits photographiques d'enfants, qui semble être un monument à la mémoire de victimes anonymes. Les jeux d'ombre et de lumière, accentués par les lampes braquées sur les visages au point de les dissimuler, théâtralissent la scène pour réveiller les mémoires et provoquer une prise de conscience distanciée »³.

Cette mise en scène du souvenir et des « traces » est prolongée, entre autres, par l'installation « Les archives de Christian Boltanski 1965-1988 » (1989), qui est constituée de 646 boîtes à biscuits contenant environ 1200 photographies et 800 documents divers issus de l'atelier de l'artiste, éclairées par des lampes de bureau et des fils électriques. Les souvenirs sont là, mais cette fois dans les boîtes closes.



Autels Chases, Christian BOLTANSKI. (1988), Musée d'art moderne de Saint-Etienne-Métropole. Photographie © Adagp.

La fin de la décennie 1989, ramène au premier plan de l'œuvre de Christian Boltanski la Shoah qui est devenue depuis un thème récurrent et central de son

³ <http://www.mam-st-etienne.fr>

travail. En 1990 Christian Boltanski utilise des vêtements pour désigner les présences/absences humaines. Il explique :

« Par l'identification métonymique du vêtement à l'homme, parce que ces tas de dépouilles informes ou organisés nous rappellent les amoncellements d'objets et de corps de l'univers concentrationnaire, ce qui n'est que composition colorée de vêtements contemporains devient pour nous image vivante de l'Holocauste »⁴.

Les accumulations de photographies et d'objets des installations de Christian Boltanski font écho aux vitrines d'Auschwitz devenues images archétypales de la Shoah. Et dans un second temps, les installations de C. Boltanski ne manquent pas d'influencer la muséographie contemporaine comme en témoigne la récente exposition au Mémorial de la Shoah (Paris) intitulée « Rwanda 1994, le génocide des Tutsis ». Un empilement de vêtements symbolise les victimes du génocide tandis que les vitrines au premier plan contiennent les armes utilisées pour perpétrer ces crimes.



Réserve : le lac des morts, 1990. Vue d'installation, Institute of Contemporary Art, Nagoya, 199, dans GRENIER Catherine, *Christian Boltanski*, Paris, Flammarion, 2010, page 78.

Rwanda 1994, le génocide des Tutsis. Exposition au Mémorial de la Shoah. Paris (11 avril-5 octobre 2014).

Une synthèse de l'exposition est disponible sur le site du Mémorial de la Shoah. Photo : Emmanuel Labard - L'Atelier Collectif - Montreuil. <http://www.adimes-concept.com>.



Un certain nombre de documents (fiches pratiques, biographiques et analyses d'œuvres) sont disponibles sur le site académique d'histoire des arts ainsi que sur le site du centre Pompidou (taper « Boltanski » dans la barre de recherche) et le site du Musée d'art moderne de Saint-Etienne-Métropole (onglet « ressources »).

<http://artsplastiques.discipline.ac-lille.fr>

<https://www.centrepompidou.fr>

<http://www.mam-st-etienne.fr>

⁴ Catherine Grenier, *Christian Boltanski*, Flammarion, Paris, Flammarion, 2010, pages 71-76.

11. Victime ou Héros ?

1 - Les déportés sont noyés dans la masse des rapatriés

- Les prisonniers sont les plus nombreux (1 million environ). Ils ont été enfermés dans les *oflags** pour les officiers et dans les *stalags** pour les soldats qui souvent travaillent dans les fermes ou les usines. Ils sont protégés par les Conventions de Genève.

- Les requis du travail obligatoire : 700 000 environ. Ils ont été envoyés pour travailler en Allemagne par la loi de février 1943 au titre d'une collaboration économique du gouvernement de Vichy. Certains jeunes, peu nombreux, sont entrés dans les maquis pour échapper à la réquisition.

- Les déportés sont pour un grand nombre d'entre eux des résistants (70 000 environ), mais il y a aussi d'autres raisons à la déportation (prisonniers de droit commun). On distingue mal dans la France récemment libérée déportation de répression et déportation raciale. Le discours officiel est unitaire : « Ils sont unis, ne les divisez pas ».

Les conditions de rapatriement sont identiques. Pendant l'été 1945, l'action du Ministère des Prisonniers de Guerre, Déportés et Réfugiés est critiquée à cause de la lenteur des opérations, l'impréparation des centres d'accueil et l'insuffisance des moyens. Des campagnes sont organisées pour les accueillir les déportés sans vraiment les différencier (par exemple, « la semaine nationale de l'Absent du 24 décembre 1944 au 1^{er} janvier 1945 »). En juin 1945, une campagne « Retour à la vie » est lancée par le Comité national de l'Accueil, l'Entre-aide française et la Croix-Rouge avec l'appui du ministère.

« Ils sont affaiblis, mais ils nous ramènent la force. Ils sont démunis mais ils nous ramènent l'abondance. Ce sont 2,5 millions de travailleurs, pères de famille, producteurs, clients qui reviennent ».

Mais la thématique de l'unité est reprise différemment par les partis politiques. Les gaullistes insistent sur l'idée d'une France unie derrière la Résistance, les communistes insistent sur la nécessité de l'union dans la lutte antifasciste, pour la justice sociale et réclament plus d'épuration.

2- Les déportés veulent faire reconnaître leur spécificité

Les déportés participent aux cérémonies avec leur tenue de déportés. Dans une société qui se désintéresse d'eux et de leurs problèmes spécifiques (santé, retour au travail, recours juridique contre les spoliations dont ils ont été victimes pendant la guerre), ils veulent faire connaître leurs différentes expériences du système concentrationnaire.

« Un jour on collectionnera les témoignages sur les camps de concentration et, ce jour-là, il faudra se souvenir qu'il y eut mille camps dans chaque camp... »
Germaine Tillion.

Témoigner des différences entre les camps, de la spécificité des centres de mise à mort, des différences à l'intérieur d'un même camp entre 1933 et 1945, selon les nationalités des déportés, selon la position des individus dans la hiérarchie du camp... Une vision univoque des camps s'est imposée par le biais de films comme *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais par exemple.

3- Progressivement les textes officiels reconnaissent ces différences

Dès le 14 août 1945, le Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés crée trois commissions distinctes pour étudier les problèmes spécifiques (prisonniers de guerre, déportés du travail, déportés internés politiques et raciaux) ; mais dès la fin de l'année, il est supprimé et se transforme en Ministère des Anciens combattants.

Un exemple : la définition de « déporté du travail »

Ce dénomination de déporté est dénoncé par des associations de Déportés. Le 23 mai 1950, les statuts des travailleurs requis en Allemagne diffèrent peu de celui des déportés et internés politiques. Le 15 juin 1950, les requis n'ont plus le droit au titre de déporté et le 15 mai 1951 est créé le statut de « personnes contraintes au travail en pays ennemi ». Le 13 février 1978, un arrêt de la Cour d'Appel de Paris interdit de faire usage du titre de déportés pour les requis du STO*.

Biographie : Germaine Tillion



Germaine Tillion, le 22 novembre 2000 à son domicile de Saint-Mandé.

(C) Manocher/Degathi /AFP

Germaine Tillion (1907-2008) : ethnologue, elle fut membre d'un des premiers réseaux de Résistance à Paris « réseau du Musée de l'Homme ». Elle fut déportée NN* à Ravensbrück. Elle publia en 1946 *Ravensbrück, À la recherche de la Vérité*. Elle le reprit dans une édition entièrement refondue en 1973 puis une 3^{ème} édition en 1988. Germaine Tillion entrera au Panthéon au printemps 2015.

12. Plus jamais cela !

1- Une volonté commune des déportés

Extraits du serment de Buchenwald, prononcé sur la place d'appel du camp de Buchenwald, le 19 avril 1945, une semaine après la libération du camp.

« Nous les détenus de Buchenwald, nous sommes venus pour honorer les 51 000 prisonniers assassinés à Buchenwald et dans les *Kommandos* extérieurs par les brutes nazies et leurs complices. 51 000 des nôtres ont été fusillés, pendus, écrasés, frappés à mort, étouffés, noyés, empoisonnés et tués par des piqûres... Si quelque chose nous a aidés à survivre c'était l'idée que le jour de la justice arriverait...

Nous remercions les armées alliées...

Nous jurons devant le monde entier que nous abandonnerons seulement la lutte quand le dernier des responsables sera condamné devant le tribunal de toutes les nations. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté... ».

Extraits du serment de Mauthausen.

« ... Le séjour de longues années dans les camps nous a convaincus de la valeur de la fraternité humaine. Fidèles à cet idéal, nous faisons le serment solidaire et d'un commun accord, de continuer la lutte contre l'impérialisme et les excitations nationalistes...

La Paix et la Liberté sont la garantie du bonheur des peuples... ».

2- Juger les responsables

La Cour internationale de Justice de Nuremberg, réunie de novembre 1945 à octobre 1946, juge 6 organisations nazies et 22 dirigeants nazis.

4 chefs d'inculpation sont prononcés :

- complot,
- crimes contre la Paix,
- crimes de guerre,
- crime contre l'Humanité.

12 condamnations à mort et 3 acquittements sont prononcés à Nuremberg. Mais il y a de nombreux autres procès dont :

- Le procès de Cracovie, en 1947, juge les SS* d'Auschwitz, parmi les témoins Mieczysław Pemper qui rédigea la fameuse liste pour Oskar Schindler.

- Le procès de Hambourg juge les SS* de Ravensbrück avec notamment pour témoin Germaine Tillion (voir page 41).

3- Garder la mémoire et mettre l'Humain au cœur du monde : un travail d'histoire

Le Centre de recherche et de documentation juive est créé dans la clandestinité en avril 1943 à Grenoble, sous occupation italienne. Il s'installe à Paris dès la Libération et récupère de très importantes archives. Ce travail va permettre d'étudier avec précision le sort des juifs de France et de définir le génocide. *Le mémorial de la déportation des Juifs de France* est publié en 1978 par Serge Klarsfeld.

Ce travail de recherche est également mené, mais avec retard, pour les déportés de répression. Le livre-mémorial des déportés de France est publié en 2004 par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Un travail identique est mené pour le Nord-Pas de Calais.

Cette démarche manifeste la volonté de construire un monde nouveau dans la paix et la liberté et de faire évoluer la législation internationale dans le cadre des Nations Unies :

- Le 10 décembre 1948, l'Assemblée générale de l'ONU adopte la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.
- Le 20 novembre 1959, la déclaration des Droits de l'Enfant est proclamée considérant que l'humanité se doit de donner à l'enfant le meilleur d'elle-même.
- Le 17 juillet 1998, le Statut de Rome crée la Cour pénale internationale.



Lexique

Camp de concentration : camp où sont regroupés des prisonniers pour des motifs politiques, religieux ou ethniques. Inaugurés en mars 1933 par celui de Dachau, le Reich compte jusqu'à 20 KL (*Konzentrationslager*) en 1944.

Camp d'extermination : cette dénomination n'est plus utilisée par les historiens contemporains car la majorité des déportés raciaux exterminés à Treblinka ou Birkenau (par exemple) ne restent souvent pas plus que quelques heures sur place avant d'être assassinés dans les chambres à gaz. On utilise donc maintenant « centres de mise à mort » ou « centres d'extermination » pour évoquer ces lieux d'extermination.

Centre de mise à mort ou centre d'extermination : ce terme désigne les six centres de mise à mort créés par l'Allemagne nazie en Pologne dès 1941 pour l'assassinat systématique des seuls Juifs et occasionnellement des Tsiganes. Si Auschwitz et Lublin-Maïdanek furent des camps mixtes (centre de mise à mort et camp de concentration), Belzec, Chelmno, Sobibor et Treblinka furent avant tout des terminus ferroviaires. Le taux de mortalité y est de 99.99%.

Einsatzgruppen : groupes d'intervention mobile, composés de SS, de la police régulière et de troupes auxiliaires, chargés d'exterminer les partisans et principalement les Juifs à l'arrière des armées allemandes sur les fronts d'Europe de l'Est.

Gestapo : abréviation de l'allemand *GeheimeStaatsPolizei* signifiant police secrète d'État de l'Allemagne nazie.

Kapo : détenu responsable d'un *Kommando* de travail, le plus souvent un droit commun à triangle vert ou parfois un politique à triangle rouge, rarement un Juif à triangle jaune, ayant droit de vie et de mort sur les détenus.

Kommando : détachement de déportés en formation de travail envoyé à l'extérieur d'un camp de concentration. Par extension, désigne le lieu de travail d'une équipe de déportés.

Lagerältester : détenu « doyen » du camp, (*Lagerälteste* pour une femme), responsable de la gestion interne du camp. Il chapote donc tous les *Kapos*.

Marches de la mort : terme employé par les déportés eux-mêmes pour évoquer leur évacuation forcée vers d'autres camps, de l'été 1944 à fin avril 1945, alors que les troupes alliées progressent.

Nuit et Brouillard : en allemand « *Nacht und Nebel* » (NN). Décret du 7 décembre 1941, signé par le maréchal Keitel, ordonnant la déportation pour tous les ennemis ou opposants du Reich. En application de ce décret, toutes les personnes représentant un danger pour la sécurité de l'armée allemande (saboteurs, résistants) doivent être transférées en Allemagne et disparaître dans le secret absolu.

Oflag : voir *Stalag*

OSE : Créée en 1912 à Saint-Pétersbourg, l'œuvre de secours aux enfants, dont le siège est à Paris depuis 1933, est spécialisée dans le secours des enfants et dans l'assistance médicale des populations juives persécutées.

RSHA : abréviation signifiant en allemand *Reichssicherheitshauptamt* (Office central de la sécurité du Reich). Organisme créé en 1939 par Heinrich Himmler qui rassemble ainsi sous son autorité les différents services de la police allemande dépendant encore de l'autorité de l'État (Gestapo, police criminelle, police frontalière), et le *Sicherheitsdienst* (SD, Service de Sûreté). L'Office central de la Sûreté du Reich est responsable de la gestion des camps de concentration et de la déportation des juifs dans les centres de mise à mort.

Revier : en langage du camp, infirmerie, "hôpital" mais dépourvu de moyens humains et médicaux. Le *revier* est le plus souvent un mouvoir où se pratiquent des sélections pour l'extermination parmi les déportés les plus affaiblis.

Service du travail obligatoire (STO) : mesure prise en février 1943 par le gouvernement de Vichy qui astreint, par tranches d'âge successives, les jeunes Français nés entre 1920 et 1922 au travail obligatoire en Allemagne. Très impopulaire, le STO a provoqué une hostilité croissante de l'opinion publique entraînant une partie des réfractaires à s'engager dans la Résistance, en particulier au sein des maquis.

Stalag : abréviation de *Stammlager*, « camp ordinaire », venant du terme *Kriegsgefangenen-Mannschafts-Stammlager*, « camp ordinaire de prisonniers de guerre », est un camp de prisonniers destiné aux soldats et sous-officiers, les officiers étant détenus dans des *Oflags*.

SS : abréviation de *Schutzstaffel*, échelon de protection. À l'origine, il s'agit de la garde personnelle d'Hitler. Placés sous le commandement d'Himmler en 1929, les SS sont chargés de l'univers concentrationnaire.

SonderKommando : *Kommando* spécial. Désigne les déportés qui sont chargés par les SS d'enlever les corps des chambres à gaz et de les incinérer dans les fours crématoires.

Volkssturm : " Armée du peuple " instituée en septembre 1944 par un ordre du Führer sur la mobilisation des hommes de 16 à 60 ans pour former une milice populaire destinée à " défendre la patrie ".

Wehrmacht : armée allemande sous le III^{ème} Reich. Elle se compose de l'armée de terre (*Heer*), de la marine de guerre (*Kriegsmarine*) et de l'armée de l'air (*Luftwaffe*).

WVHA : *SS-Wirtschafts-Verwaltungshauptamt*, Office central d'administration et de gestion économique de la SS. Créé en 1942, situé à Oranienburg, il est dirigé par Oswald Pohl.

Bibliographie « La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire »

Ouvrages disponibles au Musée de la Résistance, Fort de Bondues

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Larousse de la Seconde Guerre Mondiale, sous la dir. de QUETEL Claude, Caen, Le Mémorial de Caen, 2004.

CALVO, *La bête est morte ! : La guerre mondiale chez les animaux*, Paris, Gallimard, 1995.

FERRO Marc, *Questions sur la Seconde Guerre mondiale*, Waterloo, André Versaille Editeur, 2010.

MONTAGNON Pierre, *Dictionnaire de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Pygmalion, 2008.

VALLAUD Pierre, *1939-1945 : La seconde guerre mondiale*, Paris, Acropole, Sélection, 2012.

DÉPORTATION

La Déportation, FNDIRP, 1968.

KZ-Gedenkstätte Neuengamme, Zeitspuren, Temmen, 2005.

K. L. Auschwitz, PMO, 1980.

Guide des sources documentaires sur la Déportation, FMD, Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Le choc, 1945, la Presse révèle l'enfer des camps nazis, Paris, Fédération Nationale DIRP, 1985.

Leçons de ténèbres, résistants et déportés, FNDIR-UNADIF, dirigé par MANSON Jean, Paris, Plon, 1995.

Camp de concentration Natzwiller Struthof, 1996.

Amicale de Mauthausen, déportés, familles et amis, La part visible des camps, les photographies du camp de concentration de Mauthausen, Paris, Editions Tirésias, 2005.

L'amicale de Neuengamme et de ses Kommandos, Neuengamme, camp de concentration nazi, 2008.

BLATMAN Daniel, *Les marches de la mort : la dernière étape du génocide nazi : été 1944 - printemps 1945*, Paris, Fayard, 2009.

BORNEMANN Manfred, *1944-1945, Ellrich, la Redécouverte d'un camp de concentration oublié-Chronique*, Amicale des prisonniers politiques de Dora et Kommandos, Belgique, 2004.

BOVY Daniel, *Dictionnaire de la barbarie nazie et de la Shoah*, Liège, Editions Luc Pire, 2007.

CAUSSE Rolande, *Les enfants d'Izieu*, Parios, Tempo Syros, 2004.

CHEROUX Clément, *Mémoire des camps, photographies des camps de concentration et d'extermination nazis 1933-1999*, Paris, Marval, 2001.

CLING Maurice et THANASSEKOS Yannis, dir., *Ces visages qui nous parlent, Rencontre audiovisuelle internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis*, Bruxelles et Paris, La Fondation Auschwitz et La Fondation pour la Mémoire de la Déportation, 1994.

CONAN Eric, *Sans oublier les enfants : les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande, 19 juillet -16 septembre 1942*, Paris, Grasset, 1991.

DECEZE Dominique, *L'enfer nazi, L'esclavage concentrationnaire*, Paris, FNDIRP, 1979.

DELLA MONTA Francis, *Mémorial annuaire des Français de Dachau*, Paris 1987.

EISEN George, *Les enfants pendant l'Holocauste : jouer parmi les ombres*, Paris, Calmann-Lévy, 1993.

FABREGUET Michel, *Mauthausen Camp de concentration national-socialiste en Autriche rattachée (1938-1945)*, Genève, Honoré Champion, 1999.

HAZAN Katy et Eric Ghozlan, *À la vie ! Les enfants de Buchenwald du Shtetl à l'OSE*, Le Manuscrit, 2005.

JONCA Karol, KONIECZNY Alfred, *Nuit et brouillard, l'opération terroriste nazie, 1941-1944, la vérité*, Paris, Édition Documentation Historique, 1981.

KLARSFELD Serge, *Le Mémorial de la déportation des juifs de France*, Paris, Klarsfeld, 1978.

KOGON Eugen, *L'Etat SS, le système des camps de concentration allemands*, Paris, Editions de la Jeune Parque, Collection Points Histoire, 2002 (1^{ère} édition en français : 1947).

KOTEK Joël, *Le siècle des camps*, Paris, JC Lattès, 2000.

LALIEU Olivier, *La Résistance française à Buchenwald*, Paris, Tallandier, collection Texto, 2011.

LANGBEIN Hermann, *La résistance dans les camps de concentration nationaux - socialistes 1938-1945*, Paris, Fayard, 1981.

PAISOT- BEAL Sophie, PREVOST Roger, *Histoire d'un camp d'internement en Indre-et-Loire, 1940-1944*, 1993.

PESCHANSKI Denis, *La France des camps : l'internement 1938-1946*, Paris, Gallimard, 2002.

RUBY Marcel, *Le livre de la Déportation, la vie et la mort dans les 18 camps de concentration et d'extermination*, Paris, Robert Laffont, 1995.

SELLIER André, *Histoire du camp de Dora*, Paris, La Découverte, 2001.

SEMELIN Jacques, ANDRIEU Claire & GENSBURGER Sarah, *La résistance aux génocides : de la pluralité des actes de sauvetage*, Paris, SciencesPo Les Presses, 2008.

STEEGMANN Robert, *KL-Natzweiler le Struthof et ses Kommandos une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin*, Strasbourg, La nuée Bleue, 2005.

TRIBEL Agnès, *Raconte-moi... La Déportation dans les camps nazis*, préface de Marie-José Chombart de Lauwe, Paris, Nouvelle Arche de Noël Editions, 2003.

WIEVIORKA Annette, *Auschwitz, 60 ans après*, Paris, Robert Laffont, janvier 2005.

ZAMECNIK Stanislav, *C'était ça, Dachau*, Paris, Le Cherche Midi, 2003.

RÉCITS-TÉMOIGNAGES-ROMANS : LA DÉPORTATION

Allach, *Kommando de Dachau*, Paris, 1982, Amicale des Anciens de Dachau.

Revivre et construire demain, Paris, 1994, Amicale de Ravensbrück et de ses Commandos.

Les Françaises à Ravensbrück, 1965, Amicale de Ravensbrück et Association des Déportés et Internés de la Résistance.

Un pas, encore un pas... pour survivre, Amicale des Anciens Déportés à Neustassfurt, Amiens, Martelle Edition, 1996.

Sachso, 1982, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, terre humaine, Paris, Plon, 1982.

Jusqu'au bout de la Résistance, FNDIR-UNADIF, Paris, Stock, 1997.

Ici, je n'ai pas vu de papillon, dessin et poème des enfants de Terezin, Musée Juif de Prague.

ANTELME Robert, *L'espèce humaine*, Paris, Gallimard, 2002.

BAILLY Jacques-Christian, *Un lycéen à Buchenwald*, Paris, Ramsay Image, 1979.

BARRAU Jacques, *Dessins d'un camp : Le camp de Neckarelz*, Karlsruhe, Michael Schmidt Verlag, 1992.

BEON Yves, *Retour à la Vie*, Paris, Editions Tirésias – AERI, Histoire pour Mémoire, 2003.

BEZAUT Christian, *Oranienbourg 1933-1935-Sachsenhausen 1936-1945*, Maulevrier, Hérault Editions, 1989.

BOR Josef, *Le Requiem de Terezin*, Paris, Editions du sonneur, Paris, 2006.

BRUNETEAU Bernard, *Le siècle des génocides*, Paris, Armand Colin, 2004.

CARDON-HAMET Claudine, *Triangles rouges à Auschwitz, le convoi politique du 6 juillet 1942*, Paris, Autrement, Collection Mémoires, 2005.

CHAIGNEAU Jean-François, *Le dernier wagon*, Paris, Julliard, 1981.

CHOMBART DE LAUWE Marie-Jo, *Toute une vie de Résistance*, Paris, Pop'Com FNDIRP, 2005.

CHRISTOPHE Francine, *Une petite Fille Privilégiée : une enfant dans le monde des camps 1942-1945*, Paris, L'Harmattan, 1996.

CLING Maurice, *Un enfant à Auschwitz*, Ivry, Edition de l'Atelier, Paris, 2008.

DAENINCK Didier, *La mort n'oublie personne*, Paris, Denöel, 1989.

De GAULLE ANTHONIOZ Geneviève, *La traversée de la nuit*, Paris, Seuil, 1998.

DELBO Charlotte, *Auschwitz et après, Tome I, Aucun de nous ne reviendra, Tome II, Une connaissance inutile*, Paris, Les Editions de Minuit, 2001.

De TOULOUSE LAUTREC Béatrix, *J'ai eu vingt ans à Ravensbrück, La victoire en pleurant*, Paris, Edition du Club France Loisirs, 1991.

DURAND Pierre, *La chienne de Buchenwald*, Paris, Messidor, Collection Temps Actuels, 1982.

EISENBACH HAVERLAND Franica et BOIMARE Dany, *Tant que je vivrai : Tarnow, Plasnow, Birkenau et autres lieux*, Paris, Edite, 2007.

GABEN Lucien, *L'honneur d'être témoin, de l'action catholique aux camps de concentration*, Bordeaux, Sud-Ouest, 1993.

GHELDMAN Georges, Témoin à charge au procès de Maurice Papon, *16 juillet 1942*, Paris, Edition Berg International, 2005.

GUILLEMOT Gisèle, *Elles ... Revenir*, Paris, Editions Tirésias – AERI, Histoire pour Mémoire, 2006.

GRAFFARD Sylvie, TRISTAN Léo, *Les Bibelforscher et le nazisme (1933-1945), Ces oubliés de l'histoire*, Paris, Editions Tirésias, 1992.

GRINSPAN Ida et POIROT-DELPECH Bertrand, *J'ai pas pleuré*, Pocket Jeunes Adultes, Robert Laffont, Paris, 2003.

GRUNWALD Simon, *Sans droit à la vie*, Paris, Le Manuscrit, 2005.

GUREME Raymond, *Interdits aux nomades*, Paris, Calmann-Lévy, 2011.

HEMMENDINGER Judith, *Les enfants de Buchenwald*, Paris, L'Harmattan, Paris, 2001.

HESSEL Stéphane, *Indignez-vous !*, Montpellier, Editions Indigène, 2010.

HIRSCH Claude, *Matricule A-16689 souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans mai 44-mai 45*, Paris, Le Manuscrit, 2005.

JEANNIN-GARREAU Eliane, *Ombre parmi les ombres, chronique d'une résistante (1941-1945)*, Paris, Muller Editions, 1991.

KICHKA Henri, *Une adolescence perdue dans la nuit des camps*, Bruxelles, Edition Luc Pire, 2006.

KOGON Eugen, LANGBEIN Hermann, RUCKERL Adalbert, *Les chambres à gaz : Secret d'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 1984.

LAFFITTE Jean, *La pendaison*, Paris, Julliard, 1983.

LAGRANGE Simone, *Coupable d'être née : adolescente à Auschwitz*, Paris, L'Harmattan, 1997.

LANGBEIN Hermann, *Hommes et femmes à Auschwitz*, Paris, Fayard, 1975.

Le GOUPIL Paul, *La route des crématoires*, Besançon, Amitié par le Livre, 1983.

LEWINSKI Charles, *Melnitz*, Paris, Bernard Grasset, 2006.

LUSSEYRAN Jacques, *Et la lumière fut*, Paris, Edition Le Félin, Collection Résistance Liberté-Mémoire, 2008.

MARETTE Fanny, *J'étais le N° 47.177, Journal d'une comédienne déportée*, Paris, Robert Laffont, 1954.

MARK Ber, *Des voix dans la nuit, la Résistance juive à Auschwitz*, Paris, Fayard, 1975.

MARTINES-ROBLES Felipe, *Souvenirs d'un mineur du Nord : des Brigades internationales du Camp de Mauthausen, 1936-1945 dix années de lutte contre le fascisme*, Association REMENOT, 1999.

MENDELSON Daniel, *Les disparus*, Paris, Flammarion, 2007.

MIALET Jean, *Le déporté, la haine et le pardon*, Paris, Fayard, 1981.

MICHEL Jean avec coll. NUCERA Louis, *Dora, dans l'enfer du camp de concentration où les savants nazis préparaient la Conquête de l'Espace*, Paris, Lattès, 1975.

MICHEL Jean, *De l'enfer aux étoiles de Dora, le temps de la nuit*, Paris, Presse d'Aujourd'hui, 1993.

MIZRAHI Haïm, *Sauvés ! Mais à quel prix ? Récit de deux enfants cachés*, Paris, L'Harmattan, 2007.

- MOSHE, GARBARZ Elie, *Un survivant, Pologne 1913-1929, Paris 1929-1941, Auschwitz-Birkenau-Jawischawitz-Buchenwald 1942-1945*, Paris, Plon, 1984.
- MULLER Filip, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz, le témoignage de l'un des seuls rescapés des commandos spéciaux*, Paris, Pygmalion, 1980.
- MUSEE DEPARTEMENTAL DE LA RESISTANCE ET DE LA DEPORTATION, *Destins brisés, peintres de l'école de Paris*, Haute Garonne, 2010.
- NOVAC Ana, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Folio, 1996.
- ODETTE, *Orpheline de la Shoah*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.
- PIECK Henri, *Buchenwald, série de dessins*, RV, 1949.
- PIRART Françoise et GRONOWSKI Simon, *Simon l'enfant du 20ème convoi*, Toulouse, Editions Milan, 2008.
- REYNAUD Michel, *La foire à l'homme, écrits-dits dans les camps du système nazi de 1933 à 1945, Tomes I (A-K) et II (L-Z)*, Paris, Édition Tirésias, 1996.
- RIBON Michel, *Le passage à niveau*, Paris, La Pensée universelle, 1972.
13. ROSENBERG André, *Les enfants dans la Shoah - La déportation des enfants juifs et tsiganes de France*, Paris, Les Editions de Paris, 2013.
- ROUSSET David, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1965.
- ROUYEYRE Myriam, *Enfants de Buchenwald*, Paris, Julliard, 1995.
- ROUX Catherine, *Triangle Rouge*, Paris, France Empire, 1969.
- SEGUY Georges, *Résister : de Mauthausen à Mai 68*, Paris, l'Archipel, 2008.
- SEMPRUN Jorge, WIESEL Elie, *Se taire est impossible*, Paris, Mille et une nuits, 1995.
- SOUDAN Jean, *Flossenbürg Matricule 43.400 : Un lycéen roubaisien dans la tourmente 1940-1945*
- TAJCHNER Henri, *Trois ans dans l'univers d'Auschwitz*, Lille, Voix du Nord, 1995.
- THOMAS Jean, *...Jusqu'au doux petit ruisseau*, Rouen, Imprimerie Lecerf, 1995.
- TILLION Germaine, *Ravensbrück*, Paris, Points Histoire, 1973.
- VEGH Claudine, *Je ne lui ai pas dit au revoir : des enfants de déportés parlent*, Paris, Gallimard, 1979.
- VRBA Rudolf, BESTIC Alan, *Je me suis évadé d'Auschwitz*, Paris, Ramsay, 1988.
- WELLERS Georges, *Les chambres à gaz ont existé, des documents, des témoignages, des chiffres*, Paris, Gallimard, 1981.
- WORMSER-MIGOT Olga, *Quand les Alliés ouvrirent les portes, le dernier acte de la tragédie de la Déportation*, Paris, Robert Laffont, 1965.
- WORMSER-MIGOT Olga, MICHEL Henri, *Tragédie de la Déportation 1940-1945, témoignages de survivants des camps de concentration allemands*, Paris, Hachette, 1955 et 1966.

NORD /BELGIQUE

- FAUQUETTE Alexandre, *James Venture, ce héros ! : L'histoire exceptionnelle d'un résistant et déporté du Train de Loos*, Loos, 2010.
- LE MANER Yves, préface Annette WIEVIORKA, *Le Train de Loos, le grand drame de la déportation dans le Nord-Pas-de-Calais*, 2003.
- LE MANER Yves, THIERY Laurent, *Fusillés et déportés du Nord Pas de Calais 1939-1945*, Lille, La Voix du Nord, 2005.
- MARIOT Nicolas et ZALC Claire, *Face à la persécution : 991 juifs dans la guerre*, Paris, Odile Jacob, Paris 2010.

APRÈS-GUERRE

- EL KENZ David et NERARD François-Xavier, *Commémorer les victimes en Europe XVI-XXIème siècles*, Seyssel, Edition Champ Vallon, Collection Epoques, 2011.

Remerciements

L'exposition se tient au Musée de la Résistance de Bondues, du 10 décembre 2014 au 8 mai 2015.

Elle est organisée à l'initiative de l'association *Souvenir de la Résistance et des Fusillés du fort de Bondues* et soutenue par la Mairie de Bondues. Comme chaque année, un comité scientifique s'est rassemblé afin de constituer cette exposition. Autour d'Odile Louage, Présidente de *l'Association Souvenir de la Résistance et des Fusillés du Fort de Bondues*, Présidente de la *DT Nord des Amis de la FMD*, ont travaillé sur le sujet Marie-Christine Bouche, Pascale Cazeel, Monique Heddebaut, Claude Petillon, Pascale Saunier.

Responsables de l'exposition : Claire Crétel, chargée de conservation et d'animation et Hélène Priego, Directrice.

Conception de la brochure : Jean-Baptiste Gardon, professeur certifié d'Histoire et Géographie, responsable du service éducatif du Musée de la Résistance de Bondues.

Nous renouvelons nos remerciements à l'Académie de Lille pour le soutien qu'elle manifeste au Musée en la personne de notre responsable du service éducatif, M. Gardon.

Des remerciements s'imposent également à l'égard de notre graphiste, Pascal Dupont, qui chaque année développe un véritable univers artistique autour de thèmes particulièrement sensibles.

Enfin, nous n'oublions pas nos relecteurs Chantal Petillon et Hervé Bouche, grands pourfendeurs de coquilles grâce auxquels ces panneaux restent intelligibles.

Musée de la Résistance de Bondues
16 Place de l'Abbé Bonpain, 59910 Bondues
59910 BONDUES
Tél : 03 20 28 88 32
www.ville-bondues.fr/musee



Theresienstadt, Ordnung, Nordhausen, Ebe
Dachau, Chelmno, Sobibor, Majdanek,
Buchenwald, Dora, Berg
Esterwegen, Plaszow, Theresiensta
Chelmno, Sobibor, Majdanek,
Dachau, Flossenbürg, Buchenwald, D
Esterwegen, Plaszow, Theresien
Chelmno, Sobibor, Majdanek, Belzec, Au
Dachau, Flossenbürg, Buchenwald, Dora, Berger
Esterwegen, Plaszow, Theresienstadt, Ord
Chelmno, Sobibor, Majdanek, Belzec, Auschwitz-Birke
Flossenbürg, Buchenwald, Dora, Plaszow, Theresienstadt, Sob
Belzec, Buchenwald, Dora, Plaszow, Theresienstadt, Sob

la fin de la nuit

La libération des camps nazis,
le retour des déportés et
la découverte de l'univers
concentrationnaire.

Avenue du Général de Gaulle,
59910 BONDUES
Accès du parking au 2,
chemin Saint Georges.
Renseignements au 03 20 28 88 32

expo

Musée de la
Résistance
de Bondues

